DIANE DE VALNEUIL

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre impérial de l'Odéon (second Théâtre-Français), le 8 mars 1862

Digitized by Google

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT.

Digitized by Google

343/9

1

DIANE DE VALNEUIL

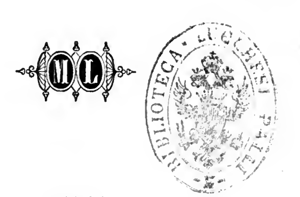
COMÉDIE EN CINQ ACTES

EN PROSE

PAR

CHARLES DE COURCY





PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

UE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1862

Tous droits réservés

PERSONNAGES

JACQUES LE NOEL..................	MM. RIBES.
JULIEN DE BLÉZIEUX...............	THIRON.
LE COMTE DE VALNEUIL............	JOUANNI.
GEORGES AUBRY.....................	DELILLE.
BENOIT, domestique chez M. de Valneuil.	ÉTIENNE.
RICHARD, interne à l'hôpital de la Bienfaisance..........................	DUBARRY.
CLAUDEL, idem......................	RIGA.
DAPHIN, idem.......................	BRIZARD.
GRANDET, idem......................	ROGER.
PHILIPPE, idem......................	PHILIPPE.
MERCIER, idem......................	FASSIER.
LE MAIRE DE LA FERTÉ............	EMMANUEL.
FRANÇOIS, infirmier...................	FRÉVILLE.
LE DOCTEUR MICHELIN.............	MAXIME.
UN TÉMOIN..........................	ERNEST.
DIANE DE VALNEUIL................	Mmes THUILLIER.
GABRIELLE DE BLÉZIEUX...........	DELAHAYE.
MADAME SÉVRIN....................	BERTIN.
LA SŒUR MARTHE, sœur de charité...	LEMAIRE.
MARCELINE	DÉSIRÉE.

INFIRMIERS, INFIRMIÈRES, PAYSANS, PAYSANNES.

Le premier acte, à l'hôpital de la Bienfaisance, à Paris ; — les autres, à La Ferté, chez M. de Valneuil.

S'adresser, pour la mise en scène détaillée, à M. EUGÈNE PIERRON, régisseur général du théâtre.

DIANE DE VALNEUIL

ACTE PREMIER

La salle de garde des internes de l'hôpital de la Bienfaisance ; pièce oblongue, murailles peintes à la chaux ; çà et là des dessins au charbon, des noms inscrits, etc. — Au milieu, une table en bois blanc recouverte d'une toile cirée imitant le chêne ; une douzaine de chaises de paille, mal rangées ; une vieille armoire en bois blanc contre la fenêtre avec un pot à tabac ; quelques pipes, des bouteilles ; sur la table, des cartes à jouer ; un poêle en faïence ; portes latérales, premier plan ; fenêtre dans le pan coupé, à gauche.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILIPPE, RICHARD, puis l'infirmier FRANÇOIS. Philippe lit, assis à gauche.

RICHARD, après avoir défait les bandes des journaux qui sont sur la table.

La Gazette des Hôpitaux! — Le Bulletin de thérapeutique! — L'Union médicale! — La liste complète des organes de la science. Tout pour les médecins — et par les médecins! (Sept heures sonnent. — L'infirmier entre avec des pancartes et des feuilles à signer.)

FRANÇOIS, vient de droite.

Bonjour, monsieur Richard.

RICHARD.

Bonjour, père François. Vous m'apportez des pancartes?

FRANÇOIS.

Oui, monsieur Richard. (Infirmiers et infirmières entrent par la gauche.)

UN INFIRMIER.

Voilà, monsieur.

L'INFIRMIÈRE.

Salle Saint-Jean. (Après avoir reçu les feuilles, ils sortent par la gauche.)

FRANÇOIS.

C'était votre tour de garde, hier; comment avez-vous dormi, monsieur Richard?

RICHARD.

Très-mal; — je vous remercie, père François. (Il prend des pancartes, les lit et les signe.)

FRANÇOIS, remettant sa dernière pancarte.

Aux derniers les bons.

RICHARD.

Les longs — quatre colonnes! C'est toujours la même chose dans votre salle. Sans compter qu'ils m'ont fait lever quatre fois cette nuit! — (Tout en parcourant la pancarte.) Et votre fils, père François, qu'est-ce qu'il devient?

FRANÇOIS.

Il s'est engagé la semaine dernière. Sa mère espérait tant le voir médecin sur nos vieux jours!

RICHARD.

Eh bien, sur vos vieux jours, elle le verra général; — ça vaut mieux. (A François.) Voilà vos feuilles.

FRANÇOIS, reprenant ses papiers.

Merci, monsieur Richard.

RICHARD, au moment où il va sortir.

Ah! dites à vos malades qu'ils pourront réveiller l'interne tant qu'ils voudront, cette nuit, je les y autorise. (François sort. — A Daphin qui entre par la gauche sur ces mots.) Et Daphin aussi, n'est-ce pas? (Il va près du poêle.)

SCÈNE II.

RICHARD, DAPHIN.

DAPHIN s'approche de Richard.

Comment donc! — Veux-tu me permettre de te remercier? Va, ne te gêne pas, pendant que j'y suis.

RICHARD, riant.

C'est juste. Comme j'ai peu de mémoire! C'est aujourd'hui ton tour d'insomnie? Soulager l'humanité, veiller sur elle, — quelle belle tâche!

DAPHIN.

La nuit, la plus belle tâche, — c'est de dormir.

RICHARD.

Mais tu dormiras de temps en temps, — dans les entr'actes. Moi, cette nuit, je ne me suis levé que quatre fois, quatre petites fois!

SCÈNE III.

RICHARD, DAPHIN, CLAUDEL, puis MERCIER, PHILIPPE, GRANDET, entrent par le fond.

CLAUDEL, ôtant son paletot.

Le chef n'est pas arrivé?

RICHARD.

Tu sais bien qu'il n'arrive jamais avant toi, ce ne serait pas poli. (Entre Mercier, qui va s'asseoir au fond à gauche, et mange.)

DAPHIN, à la table, écrivant.

Ah! les externes! les bénévoles!

CLAUDEL.

Daphin n'aime pas que l'on cause; — il ne s'entend plus écrire!

RICHARD, montrant Mercier qui mange.

Eh bien, imitez Mercier? — Un silence éloquent!

MERCIER, la bouche pleine.

J'aime pas rester à rien faire.

GRANDET, entrant par le fond.

Ah! le joli temps! Quel déluge! c'est magnifique! Vive Paris par les temps de pluie! Les Parisiennes ont une telle façon de relever leur robe, tout à fait et pas du tout! Chez les autres femmes, vous trouverez des bras adorables, des chevelures longues comme des tragédies, des yeux, des tailles, que sais-je? — Les Parisiennes seules ont des jambes! Et quels petits pieds? Les jolis trotteurs! On irait jusqu'au bout du monde avec cet attelage-là!

RICHARD.

Drôle de garçon! Tu passeras donc ta vie à être amoureux de toutes les femmes?

GRANDET.

Il le faut bien, — j'ai si peu de temps! C'est bon pour ceux qui n'ont rien à faire, de n'en aimer qu'une seule. — N'est-ce pas, Philippe?

RICHARD.

Si tu crois qu'il t'entend! — L'emploi de sa journée est tracé d'avance : il arrive, ouvre son volume, et lit jusqu'à l'heure de la visite. Puis, le chef parti, il s'endort sur cette chaise sans que rien le dérange. — Faut croire que c'est fatigant, ce qu'il lit!

GRANDET, très-fort en arrachant son livre des mains de Philippe. Il s'approche de lui.

N'est-ce pas, Philippe? — N'est-ce pas, Philippe? — (Il lui prend son livre et le passe à Daphin, et celui-ci à Claudel.)

PHILIPPE, *comme se réveillant.*

Hein? — Quoi? — Laisse-moi voir ce que devient Mauléard, que le baron a précipité dans l'étang qui... (*Il tourne autour de Grandet pour avoir son volume.*)

CLAUDEL, *lui rendant son volume.*

Va le repêcher!

GRANDET.

Ah! j'ai bien ri, hier, au bois. Vous savez, Nina? — Elle a aujourd'hui son poney-chaise, — comme un boursier.

CLAUDEL, *allant près de Grandet à gauche.*

Elle a peut-être le boursier — aussi.

GRANDET.

Ma foi, je l'ai trouvée superbe! les guides blanches en main — et adroite! Ça vous mène les chevaux comme les hommes; — pas la plus petite anicroche!

RICHARD.

Bigre! Elle a fait des progrès — comme conduite!

CLAUDEL, *vient au milieu, derrière la table.*

A propos d'anciennes connaissances, Daphin, devine qui j'ai rencontré hier soir? — Machet, tu te rappelles Machet, le fort en version de Louis-le-Grand, le prix d'honneur à perpétuité. — Il a quatre enfants!

DAPHIN, *penché sur la table.*

Quatre enfants? — Ce n'est pas une profession, ça!

CLAUDEL.

Tu ne le croirais pas — un garçon si instruit! — il fait de la peinture, mon cher! — Pauvre diable! Et maigre! — La peau sur les os! — Le strict nécessaire.

RICHARD.

Dans la carrière des arts, on ne dîne — à la fourchette — qu'à trente ans, — et encore! (*Il va chercher le café sur le poêle.*)

FRANÇOIS, *entrant par la droite.*

Monsieur Daphin, une entrée d'urgence, salle Sainte-Geneviève; c'est très-pressé.

DAPHIN.

Suffit! On y va. (*Il sort à droite. — Ils ont préparé du café, des tasses circulent.*)

RICHARD.

Mercier, une tasse? (*L'imitant.*) Toi qui aime pas rester à rien faire! (*Il lui frappe sur l'épaule.*)

MERCIER, *se lève et vient à la table.*

Ah! tu me gardes rancune parce que je n'ai pas choisi la clinique de ton chef. Tant pis! Mon homme, à moi, c'est le docteur Jacques Le Noël.

CLAUDEL.

Jacques Le Noël? — C'est notre homme à tous. Lorsqu'un médecin se trouve, à trente-cinq ans, chargé d'un service comme

celui-ci, les éloges et les attaques, c'est de la bêtise : — son âge dit tout.

MERCIER.

Et quel cœur ! — La semaine dernière, tu te souviens, Claudel ? — il aperçoit à la consultation, dans un coin, tout seul, un pauvre diable, un ouvrier maigre et pâle à vous donner le frisson. Un autre se serait détourné ; mon chef, lui, l'appelle le premier avant tout le monde : — « Écoute, tu vas prendre le chemin de fer et retourner chez toi. Tu as le mal du pays, le pays te guérira. » — Et je lui ai vu glisser trois louis dans la main de l'ouvrier. — Est-ce que ce n'est pas un brave homme ça ? — Et cet autre! avait-il une vilaine figure ? — « Toi, tu fais le malade pour ne pas aller à l'ouvrage ; je te connais. C'est le vin de Bagnol qui te ramène, pilier d'hôpital ! Aujourd'hui, passe ncore, mais si tu t'avises de reparaître, je t'envoie à la clinique du préfet de police, tu entends ? — » Est-ce que ce n'est pas un brave homme, ça ? — Aussi, hier, après la visite, comme nous descendions ensemble, je le questionne adroitement sur mon avenir. — Je ne suis pas un flâneur, moi ! — Puisque tu m'interroges, je vais te répondre franchement. Tu as de quoi vivre, tu peux être un très-intelligent rentier, mais quant à la médecine, je te conseille d'y renoncer; elle ne te convient pas. Là lancette à la main, tu ne seras jamais qu'un imbécile ! —

GRANDET, l'imitant et lui frappant sur l'épaule.

Est-ce que ce n'est pas un brave homme, ça? (Il s'approche du poêle.)

MERCIER.

Riez, riez ! Le mois prochain, je retourne dans mon pays; je m'en vais jouir tranquillement de mes petits revenus, les bras croisés. — Je ne suis pas un flâneur, moi!

PHILIPPE, fermant son livre.

Oh ! les misérables! les misérables! — Ils ont pendu Manléard ! (Il va pour sortir à droite.)

CLAUDEL, l'arrêtant.

Où vas-tu ?

RICHARD.

Tu le demandes ? — Couper la corde !

CLAUDEL, arrêtant Philippe.

Philippe, sois franc : tu vas chercher un nouveau volume? — Ah ! tu feras le désespoir de ta famille!

PHILIPPE, se dégageant.

Laisse donc, — puisque je suis orphelin !

CLAUDEL.

Du moment que tu as pris tes précautions... (Philippe sort à droite. — Un coup de cloche.)

RICHARD, à Mercier.

Tiens ! le voilà, ton chef !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JACQUES LE NOEL, DAPHIN.

JACQUES, venant du fond, à Daphin.

Continuez, mon ami, je vous écoute. Bonjour Richard, bonjour, messieurs. (Tous saluent. — A Daphin.) Continuez.

DAPHIN.

La nuit a été mauvaise : trois entrées d'urgence. Le nº 2, de la salle Saint-Jean, a succombé.

JACQUES.

Je l'avais prévu, on nous l'a envoyé trop tard. Qui était de garde?

RICHARD.

Moi, monsieur; j'ai remis les notes à l'interne de votre service.

DAPHIN.

Il y a une indication spéciale au nº 21 de la salle Sainte-Geneviève; son angine a redoublé d'intensité. Les symptômes alarmants reparaissent. On vient de m'appeler dans la même salle, auprès d'une pauvre femme dont l'état laisse peu d'espoir; l'hypertrophie du cœur est arrivée à sa dernière période.

JACQUES, à Daphin.

Nous commencerons par la salle Sainte-Geneviève, Daphin. — C'est tout?

DAPHIN, après avoir consulté ses notes.

Le nº 12 de la salle Saint-Pierre, depuis trois jours en convalescence, et qui avait observé jusqu'alors la diète la plus sévère, est mort tout à coup. J'ai appris de l'infirmier que, dimanche, le père du malade est parvenu à introduire, malgré sa surveillance, des gâteaux et du vin en contrebande.

JACQUES.

Encore un ! Les parents sont tous les mêmes, des bourreaux. Faites-leur donc comprendre qu'une miette de pain peut étouffer, qu'une goutte d'eau tue? On ne devrait jamais en admettre dans les salles, pendant le traitement, sous aucun prétexte, jamais ! Que diable ! pendant que l'ouvrier fait sa besogne, on n'entre pas dans l'atelier ! — La diète, qu'est-ce que cela à leurs yeux ? Rien, moins que rien ! — C'est toute la médecine ! — Messieurs, allons vite guérir nos malades, pendant que les parents n'y sont pas. (Jacques, Daphin, Mercier sortent à droite.)

SCÈNE V.

RICHARD, CLAUDEL, GRANDET, puis LA SŒUR MARTHE, puis PHILIPPE.

CLAUDEL, qui a repris son journal.

Tiens! un roi qui fait des annonces. — Une idée! si je transportais ma trousse en Araucanie! Il n'y a pas encore de médecins, dis?

RICHARD.

Tu sais, dans les commencements, on ne veut effrayer personne.

GRANDET, qui lisait.

Ah! le pauvre diable!

CLAUDEL.

Où?

GRANDET.

Dans *la Patrie*. Un jeune homme de vingt-ans qui s'est asphyxié par désespoir d'amour. — C'est avoir du cœur tout de même!

RICHARD.

Qu'est-ce qui n'a pas de cœur à vingt ans? Plus tard, c'est différent, — il s'use! (Il se lève et porte les tasses à gauche.)

CLAUDEL, passant à gauche.

Oh! surtout pas un mot sur les femmes : ça fait neiger!

GRANDET.

De quoi veux-tu que nous parlions?

RICHARD, passant au milieu.

Tu y crois peut-être encore au petit dieu dit badin? — Écoute . L'autre soir, nous sommes allés dans le monde, mon habit noir et moi ; — c'est imposant, d'abord, lorsqu'on n'en a pas l'habitude; nous étions un peu troublés. Mais si tu savais quels dialogues nous avons recueillis, cachés derrière une embrasure de porte! C'est à vous donner la petite mort! — Deux jeunes filles causaient en attendant leurs danseurs. — Première jeune fille : — As-tu regardé les diamants de ma corbeille? Papa dit qu'il y en a pour quarante mille francs! On me donne un petit coupé pour le matin : il est bleu, ma chère, et deux chevaux qui pourraient courir à La Marche. Edouard voulait, en se mariant, quitter sa place à l'ambassade; il prétendait que nous étions assez riches, que sa santé avait souffert ces derniers temps, qu'il désirait se reposer, enfin ; comprends-tu ? — Deuxième jeune fille : — Se reposer? et tu n'as pas encore ta loge aux Italiens! — O mes amis, la jeune fille du monde d'aujourd'hui, c'est une jolie gamine à ressorts, qui tranche sur tout, commande à tous, impose silence

à papa, met maman en pénitence, et choisit la personne la plus riche de la société pour en faire son mari. Elle tient son cœur en partie double, et fait la dînette sur la table de Pythagore! — C'est moi qui ne mènerai plus mon habit noir dans ces lieux de perdition; — on aurait bien vite fait de me le gâter!

CLAUDEL.

D'un côté, pas assez de cœur; de l'autre, — trop. Où donc trouver une femme vraiment femme?

RICHARD.

Tiens! (Il indique la sœur Marthe, qui paraît sur le seuil de la porte à gauche.) Bonjour, ma mère!

CLAUDEL ET GRANDET.

Bonjour, ma mère!

RICHARD.

Vos pensionnaires vous laissent donc un peu de repos? — Ils nous ont assez tourmentés cette nuit, tous deux!

LA SŒUR.

Ils ont bien souffert, c'est vrai, monsieur Richard. (Elle tousse.)

RICHARD.

Voilà tous les reproches que vous leur adressez? — Je suis plus rancunier, moi.

LA SŒUR.

Vous avez moins besoin d'indulgence, monsieur Richard. (Elle tousse.) Les règlements nous interdisent l'entrée de la salle de garde, et j'y entre — de temps en temps.

RICHARD.

Les braves femmes comme vous sont chez elles partout où on les aime. Vous êtes ici chez vous, ma mère.

LA SŒUR.

Vraiment, monsieur Richard, vous ne m'en voulez pas trop de mes importunités? (Elle tousse.)

RICHARD.

Je vous en veux de gâter ainsi vos malades, de les soigner au détriment de votre santé. Pour eux, on vous voit toujours allant et venant, dès le matin jusque dans la nuit. Quand ils ont bien chaud, vous ne sentez plus le froid, vous; quand ils se sont endormis paisiblement, vous n'avez plus besoin de sommeil. (Il ouvre la fenêtre.) Prenez garde, l'âme seule est de fer! — Voyons, ma mère, je parie que vous avez quelque chose à nous demander?

LA SŒUR, après une courte hésitation.

Je crois que vous avez gagné, monsieur Richard. Oh! presque rien. C'est pour la petite orpheline de la salle Sainte-Marie; elle m'aide dans mes visites, et si vous saviez les belles promesses qu'elle m'a faites pour l'avenir! — Est-ce que nous

ne pourrions pas ajouter un peu de poulet à son régime? — hein, monsieur Richard? (Elle se lève.) Rien qu'un petit blanc, pour l'encourager?

RICHARD, s'écarte un peu à gauche.

Je me disais aussi : Voilà une conversion qui ne s'est pas fait attendre! — Une femme qui se repent si vite! Je n'aurais pas confiance, ma mère; ça ressemble terriblement à une femme qui a faim!

LA SOEUR, avec un sourire lent.

Vous faites les méchants, mais les cœurs sont bons, et j'ai vécu trop longtemps au milieu de jeunes gens pour n'en avoir point gardé un peu de jeunesse en moi. Tout à l'heure, vous fumiez tous les deux; mais, lorsque je suis entrée, sans rien dire, vous n'avez plus fumé. La fenêtre était fermée; mais, lorsque je suis entrée (Elle tousse), sans en rien dire, vous avez ouvert la fenêtre. J'ai tout vu. Aussi, vous avez beau faire, on ne prendra jamais au sérieux vos méchantes railleries. (A tous.) Si vous étiez tels que vous voulez le paraître, est-ce que vous auriez songé à éloigner de son approche tout ce qui pouvait troubler une pauvre vieille femme comme moi? — Non, certainement, non. — Votre mère, monsieur Richard, n'a qu'un enfant; moi, j'en ai mille, — et je suis sûre que l'un de mes enfants ne me refusera pas ce blanc de poulet pour ma petite convalescente! (Elle le conduit à la table et lui présente la plume.)

RICHARD.

Oh! ma mère, je suis si faible! — La faiblesse peut-elle compter comme une vertu?

LA SOEUR.

Oui, monsieur Richard, la faiblesse — pour les autres. Oh! merci, merci, monsieur Richard!

LES INTERNES.

Ah! ma mère, vous triomphez! — Est-elle heureuse! (Elle sort à gauche. Philippe entre par la droite.)

CLAUDEL.

Ah! Philippe! — Et Mauléard?

PHILIPPE, indiquant un volume sous son bras.

Il est là. (Après avoir fermé la fenêtre.) Vous savez la potion que nous avions mélangée hier à notre vin? Elle a joliment réussi! Nous le tenons, enfin, celui qui vidait si prestement nos bouteilles!

GRANDET.

Son nom?

PHILIPPE.

Monsieur l'infirmier François!

LES ÉTUDIANTS.

Bah!

PHILIPPE.

Il vient en ma présence, et grâce à l'émétique, de faire — des aveux complets.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JACQUES, venant de droite, DAPHIN, MERCIER, puis FRANÇOIS.

JACQUES, à ses internes, qui tiennent leurs cahiers.

Messieurs, la pauvre malade que nous venons de voir à la salle Sainte-Geneviève, numéro 17, ne passera malheureusement pas la journée. Je vous prierai, Daphin, de remonter la voir. Vous ferez appliquer des révulsifs aux extrémités, et, comme boisson, vous préparerez une potion calmante.

RICHARD, à lui-même.

Pauvre sœur Marthe! Je ne pourrai rien lui accorder pour celle-là... (Un coup de cloche.) A nous! (Il sort avec Grandet et Claudel.)

FRANÇOIS, pâle, défait, entrant du fond, et bas à Jacques.

Monsieur, il y a là une personne qui désirerait vous parler.

JACQUES.

A moi? — Ah! oui, je sais. Julien, sans doute. (A l'infirmier.) Priez-la de monter.

FRANÇOIS, s'éloignant.

Ah! que j'ai chaud! que j'ai chaud!

JACQUES, à Daphin.

Voyez notre pauvre malade, mon cher Daphin; elle m'intéresse malgré moi. Vous m'en donnerez des nouvelles avant de partir.

DAPHIN.

Oui, monsieur. (Il rentre à droite. Tout le monde sort.)

SCÈNE VII.

JACQUES, MADAME SÉVRIN, venant du fond, à droite.

JACQUES, allant à elle, avec un peu de reproche.

Chère madame Sévrin! vous ici? — Ah! si j'avais pu m'attendre à une pareille visite, on ne vous aurait pas laissée monter! (Lui serrant la main.) Je serais descendu.

MADAME SÉVRIN.

J'ai mille pardons à vous demander, monsieur Jacques. Je sais que l'entrée du sanctuaire nous est interdite, à nous autres profanes, mais j'avais absolument besoin de vous voir, et je ne pouvais le faire qu'en forçant la consigne.

JACQUES.

Ce n'est pas quelque chose de grave au moins qui vous amène?

Digitized by Google

MADAME SÉVRIN.

Non, monsieur Jacques, c'est seulement quelque chose de très-pressé. Regardez-moi : je suis en tenue de voyage et toute prête à entreprendre le tour du monde! (Souriant.) Oh! rassurez-vous, je m'arrête à Étampes.

JACQUES.

Vous y retournez aujourd'hui même, chère madame?

MADAME SÉVRIN.

En vous quittant. La voiture qui m'a amenée ici me conduira tout à l'heure au chemin de fer. Vous voyez que je n'avais pas de temps à perdre pour vous rencontrer. (Elle s'assied.) Mon mari, qui occupait, l'année dernière et par intérim, les fonctions de sous-préfet à Étampes, a reçu ce matin sa nomination définitive, avec ordre de départ immédiat.

JACQUES.

Ah! puisqu'il en est ainsi, je vous en veux tout à fait de votre présence, car c'est une visite d'adieux que vous venez me rendre?

MADAME SÉVRIN.

Attendez. En même temps que la lettre ministérielle, nous avons reçu cette lettre de Georges, envoyée par lui du Havre, une heure avant son embarquement pour l'Amérique, et qui contient un paragraphe à votre adresse.

JACQUES.

Voyons ce passage qui me vaut le bonheur de vous serrer la main avant votre départ.

MADAME SÉVRIN, ouvrant la lettre.

C'est, je crois, à la seconde page. (Lisant.) « Ma chère sœur... » Ah! m'y voici! — « Je n'écris rien aujourd'hui à Jacques; pour le faire, j'attends d'être un peu reposé de toutes mes fatigues de ces huit derniers jours; alors, il aura une longue causerie, comme autrefois il avait de longues confidences. Vois-le le plus tôt possible, et rappelle-lui, suivant la promesse qu'il m'a faite, que c'est le 10 de ce mois qu'il doit remettre à madame Laroche le petit paquet cacheté que je lui ai laissé en partant. Cette fois, comme toujours, je compte sur lui, et j'y compte absolument. Qu'il n'oublie pas le 10. » — (Après avoir replié la lettre.) C'est aujourd'hui, monsieu Jacques.

JACQUES, après s'être levé et avoir été chercher un carnet dans la poche de son paletot.

Certes, je ne m'attendais pas à vous recevoir, n'est-ce pas, chère madame? Eh bien, voici la liste de mes visites de la journée. (Ouvrant le carnet.) Lisez vous-même (Lui indiquant.) le nom qui est en tête.

MADAME SÉVRIN, lisant.

« Madame Laroche, 12, rue du Bac. » (Elle le lui rend.)

n'avais pas besoin de cette preuve pour être certaine que vous n'oubliez jamais vos promesses.

JACQUES, souriant.

L'opinion de Georges m'est moins favorable. Il doit savoir cependant que nous autres médecins nous avons de la mémoire — par état. — Dans quelle disposition d'esprit semble-t-il être? Son courage n'a-t-il point faibli? Il vous écrit, me dites-vous, au moment même de s'embarquer? Ce sont ses dernières paroles que vous avez.

MADAME SÉVRIN.

Il ne me parle que de ses espérances de richesse, il ne songe qu'au moment où il pourra me rendre cette fortune dont il s'accuse de m'avoir privée par des folies de jeunesse. Cher Georges! il m'a faite véritablement riche, le jour où, en me mariant à l'homme que j'aimais, il m'a faite heureuse pour toujours.

JACQUES.

Oui, mais plus il vous voit indulgente, et plus il se sent coupable. On se pardonne difficilement parfois les choses qui nous sont trop facilement pardonnées.

MADAME SÉVRIN.

Pourquoi a-t-il refusé de vivre avec nous, monsieur Jacques? — Ne nous aime-t-il donc plus?

JACQUES.

L'existence que Georges a menée est trop différente de la vôtre, et l'image lui en est trop présente encore pour qu'il pût accepter; dans votre intérêt même, il ne le devait pas. — Georges! doux et cher compagnon de mon enfance et de ma jeunesse! Je ne puis regarder dans mon passé sans le retrouver toujours à mes côtés. Nous avons été élevés ensemble, ensemble nous avons supporté les premiers chagrins, nous avons ressenti les premières joies de la vie. Le jour où je m'installais dans ma chambre d'étudiant, il entrait à l'École Polytechnique; le jour où il obtenait son diplôme d'ingénieur, je passais ma thèse et j'étais reçu médecin. Nos succès marchaient d'un même pas et rien ne semblait pouvoir nous désunir, lorsqu'un grand malheur survint qui vous habilla de noir et fit Georges riche. De ce jour, notre association se rompit, non que sa nouvelle fortune changeât la nature de Georges, mais elle devait changer ses habitudes et l'entraîner dans un chemin où ma pauvreté, aussi bien que mes goûts, m'empêchaient de le suivre. Et c'est ainsi que les deux inséparables, unis de cœur, furent séparés par la vie.

MADAME SÉVRIN.

Que n'a-t-il écouté vos conseils, monsieur Jacques! Que n'est-il devenu, comme vous, un homme utile!

JACQUES.

Un homme utile? — Je n'étais bon qu'à cela! — Pauvre ami, pauvre cher fou, qu'a envahi ce mal des belles âmes tourmentées, la prodigalité! Ceux à qui la vie s'est présentée douce et facile, sans luttes et sans efforts contre soi-même, ceux-là peuvent l'accuser; moi, je le plains! Les fortes passions gardent toujours un côté qui séduit par leur grandeur même, et certaines fautes noblement commises valent peut-être plus que beaucoup de petites vertus égoïstes: la main ouverte, — c'est l'âme ouverte aussi!

MADAME SÉVRIN, se lève.

Pour avoir su inspirer une telle amitié à un homme tel que vous, monsieur Jacques, il faut porter en soi-même une valeur réelle.

JACQUES.

Nous ne devons plus douter de lui, chère madame! avec quel empressement il a accepté son exil, il a quitté la France! Cher Georges! — Nous le verrons revenir un de ces matins, dans cinq ou six ans d'ici, un peu bruni, un peu hâlé par le soleil, mais respirant ce bon air de robuste santé que donne le sentiment du devoir accompli. Et, ma foi! je pourrais peut-être bien pousser jusqu'à Étampes pour voir la mine que vous ferez lorsque ce moricaud vous sautera au cou!

MADAME SÉVRIN.

J'écrirai demain à Georges, et je lui dirai combien vous êtes bon pour lui!

JACQUES.

Dites-lui surtout — il semble avoir la chose très à cœur — que sa commission va être remplie auprès de madame Laroche. Elle aurait été faite plus tôt s'il ne m'avait fixé lui-même cette date du 10 que j'ai dû respecter. Il voulait, disait-il, se trouver déjà loin de France lorsque les lettres contenues dans son enveloppe parviendraient à leur adresse, et éviter de la sorte toute démarche de la personne intéressée. Voilà tout ce que je connais de ce grand mystère, et je vous le livre sans exiger un silence qui ne m'a pas été demandé à moi-même.

MADAME SÉVRIN, souriant.

Vous avez notre adresse, monsieur Jacques? — Madame Sévrin, à Étampes, — rien de plus. Si je reçois des nouvelles, je vous en ferai immédiatement part. — Adieu, monsieur Jacques, et merci!

JACQUES.

Au revoir, chère madame — et à bientôt. (Il reconduit madame Sévrin.)

MADAME SÉVRIN.

Nous comptons bien vous offrir l'hospitalité avant le retour

de Georges. — Adieu, monsieur Jacques, adieu! (Jacques l'accompagne vers la porte du fond et sort un moment avec elle. Daphin entre par la droite au moment où Jacques reparaît.)

SCÈNE VIII.

JACQUES, DAPHIN, venant de droite, puis JULIEN DE BLÉZIEUX.

JACQUES.

Eh bien, Daphin?

DAPHIN.

Un peu de mieux.

JACQUES.

Ah!

DAPHIN.

La potion calmante a agi avec une rapidité extraordinaire; presque aussitôt la malade s'est assoupie, et c'est alors seulement que je suis descendu. La sœur Marthe est à son chevet, et elle me fera appeler si quelque nouvelle crise survient.

JACQUES.

Peut-être une heure ou deux de sommeil agiront-ils mieux que toutes nos prescriptions. — Seriez-vous assez aimable, mon cher Daphin, pour jeter un coup d'œil sur cette liste de visites? Je l'ai écrite un peu à la hâte, ce matin. Voici également des lettres qui me sont venues ici. Elles doivent contenir des demandes de rendez-vous; vous les inscrirez à la suite.

DAPHIN.

Je vous remettrai le tout dans un quart d'heure. (Il sort à droite.)

JULIEN, en dehors.

La troisième porte au fond? — Ah! je la tiens. Merci, monsieur.

JACQUES.

Ce Julien, il n'en fait jamais d'autres!

SCÈNE IX.

JULIEN, JACQUES.

JACQUES.

Arrive donc, paresseux! C'est comme cela que tu devais me surprendre à neuf heures du matin? — Quelle mine bouleversée!

JULIEN.

Je sors de l'église! (Il s'assied à gauche.)

JACQUES.

De l'église! — Aurais-tu perdu quelqu'un?

JULIEN.

Juste!

JACQUES.

Pauvre garçon! — Un parent? Non, j'aurais été prévenu. — Un ami? quelqu'un que tu rencontrais dans le monde?

JULIEN.

Juste!

JACQUES.

Une jeune fille, peut-être?

JULIEN.

Juste!

JACQUES.

Jeune, belle?

JULIEN.

Juste! juste!

JACQUES.

Mais de quoi?

JULIEN, se levant.

D'un capitaine de cavalerie. — Tiens, voilà le billet de faire part — encadré de blanc.

JACQUES.

Ah! bien... — Je m'y laisserai prendre une autre fois!

JULIEN.

Mon ami, pour un homme parfaitement résolu à finir par un mariage, chaque union nouvelle qui se contracte, cela vous agace! cela vous crispe! C'est une chance de moins qu'on a de mourir bon père et bon époux!

JACQUES.

M. de Foy te reste!

JULIEN.

Merci, — je ne suis pas assez riche!

JACQUES.

La fortune ne fait pas le bonheur.

JULIEN.

Elle fait le mariage!

JACQUES.

Avec les deux cent mille francs que je te sais, et l'intelligence que tu as, si tu veux faire œuvre de tes dix doigts, je te promets un revenu annuel de vingt mille francs. Tu serais assez riche, alors?

JULIEN.

Deux mille francs par doigt? — Il y a peu de mains qui en rapportent autant.

JACQUES.

Tu reviendras au travail: les natures vraiment intelligentes y reviennent d'elles-mêmes tôt ou tard. Tu te souviens de Georges Aubry? Je t'en ai souvent parlé; peut-être l'as-tu rencontré chez moi? Riche d'une fortune considérable, il a jeté son existence aux quatre vents de la fantaisie. Il a eu les che-

vaux les plus fringants de Paris, les maîtresses les plus voyantes. Il a été un des lions de la vie facile. Toutes les orgies célèbres ont été signées de son nom. Eh bien, le viveur a quitté Paris. Ce ne serait rien! Il a quitté le boulevard! Le mangeur d'argent va gagner sa vie lui-même, de ses propres mains. Il a ôté ses gants et tout est dit! — Ah! c'est que, vois-tu, on ne peut pas toujours boire du vin de Champagne; une heure vient où la soif vous prend d'un sain et grand verre d'eau!

JULIEN.

Qui te dit que je boive autre chose? — Voilà que tu me traites d'ivrogne, à présent!

JACQUES.

Tu ne fais rien?

JULIEN.

Cela m'occupe beaucoup.

JACQUES.

A qui es-tu utile?

JULIEN.

A moi, premièrement, si tu veux le permettre! — Pour ce qui est d'une position active, comme j'ai de quoi vivre, en somme, pourquoi veux-tu que je prenne à un pauvre diable la place dont il vit? (Redescendant.) Pour ce qui est d'une position honorifique, il y a longtemps que j'ai choisi la mienne, et elle en vaut bien une autre, je te le jure. — Je suis tout bêtement ce que les gens du peuple appellent un badaud! Je vais dans la vie les mains aux poches, mais l'œil braqué et l'oreille tendue — Le livre qui paraît, c'est moi qui le lis le premier; le tableau d'hier, je l'ai remarqué avant tout le monde. Cet opéra, j'en fredonne tous les airs avant que le chef d'orchestre ait donné son premier coup d'archet. Ce drame, je l'ai vu plan; cette statue, je l'ai vue bloc; car je vois tout, moi. Argus était un aveugle, si je me le compare! Et lorsque ma provision est ainsi amassée, je m'en vais vers vous, les hommes attelés, les abatteurs d'ouvrage qui n'avez qu'une minute à donner aux nouvelles de ce monde : « — Bonjour, monsieur l'agent de change! Comment va? Avez-vous lu le livre de A...? — Non. — Il faut lire cela, c'est très-beau! — Vraiment? Je vais le prendre en allant à la bourse. — Bonjour, monsieur le médecin! Comment va? Avez-vous vu le drame de B...? — Non. — Il ne faut pas entendre cela, c'est très-mauvais. — Vraiment! Je ne ferai pas retenir ma loge.—Bonjour, monsieur le général! Comment va? Avez-vous acheté le tableau de X...? — Non. — Il faut acheter cela, c'est très-beau! — Vraiment! Il sera ici ce soir. » — Eh bien, mon ami, qu'est-ce que tu penses de ton ami l'oisif? — Mon opinion est que tous les producteurs devraient fonder une société composée

Digitized by Google

d'une cinquantaine de membres environ, gens de goût, chargés, moyennant une rente annuelle, d'examiner les productions, et de répandre leurs jugements. Cette société prendrait pour titre : *Les gens qui ne font rien,* — et la besogne ne leur manquerait pas, va !

JACQUES, souriant.

Ton idée est bonne ; seulement les journaux l'ont eue avant toi. Qu'est-ce qu'un critique ?

JULIEN.

C'est un homme qui fait tout ce qui concerne — l'état des autres. (Très-animé.) Les journaux ? — Ah ! puisque nous y sommes, je vais te dire ce que je pense de tous les journaux et de tous les journalistes de France ; je pense — (Changeant de ton.) que si tu m'as adressé des reproches tout à l'heure, tu en mériterais bien aussi quelques-uns ? Laisse donc ! tu n'as ni défauts ni passions, et l'homme vraiment homme est celui qui en a ! — Voyons, je parie que tu ne joues même pas ? et, — j'ai honte à le dire, — que tu n'as jamais fumé ?

JACQUES, souriant, s'assied sur le coin de la table.

C'est vrai ! Il existe par le monde cinq ou six petits vices de société que j'ai trop négligés. Je me dis toujours : Il faudra pourtant que je m'y mette ! — Mais, tu sais ? quelque chose de sérieux m'arrive, un travail imprévu, et le temps passe. — Bah ! je me les réserve pour mes vieux jours !

JULIEN, assis.

Autre chose ! — Je parierais encore que tu n'as jamais aimé, hein ? — Si tu comptes sur tes vieux jours pour rattraper le temps perdu, — je te préviens qu'il sera peut-être un peu bien tard.

JACQUES.

Elle était trop petite, ma chambre d'étudiant, pour qu'une femme pût y trouver sa place, et trop pleine de livres et trop sérieuse enfin ! L'amour n'entre guère où le soleil n'entre pas. Il me fallait travailler, travailler sans cesse ! Un morceau de pain sur la table, et tout près la carafe pleine ! J'étais bien pauvre, mais bien courageux ! Aux grandes pauvretés Dieu réserve toujours les grands courages. — Aimer ? Et quand aurais-je passé mes examens ? Comment aurais-je récompensé les sacrifices de mon père ? Pauvre et bien-aimé père ! Il attendait l'heure victorieuse sans impatience, avec sérénité ; il ne m'a jamais parlé de ses prodiges d'économie, mais je les savais ; et quand il venait me demander, avec son sourire toujours doux : — « Eh bien, garçon, avons-nous bien dîné, aujourd'hui » ? — Je n'osais pas, moi, lui répondre : « — Et vous, mon père ? » — Mais j'avais des larmes dans la voix, mais j'avais des sanglots dans le cœur ! — Ah ! il fallait arriver pour

pouvoir lui dire : « — Nous allons dîner ensemble, mon père ! » (Il se lève.)

JULIEN, se levant, un peu ému.

Jacques, tu me réconcilies avec les travailleurs.

JACQUES, souriant.

Toi, il y a longtemps que tu m'as réconcilié avec les paresseux !

JULIEN.

Mais, avec tout cela, tu ne m'as point encore demandé le but de ma visite ? — Jacques, c'est très-sérieux !

JACQUES.

Sérieusement ?

JULIEN.

Tu sais que ma cousine, — qui n'en a pas au moins une ? — ma cousine, après la mort de son père, a été recueillie par mon très-honoré et très-excellent parrain M. le comte de Valneuil, un ancien général qui nous aime tous du plus profond de son âme. Gabrielle est traitée, je devrais dire gâtée, comme la propre fille de la maison ; elle a été élevée à Paris par les meilleurs professeurs du monde, et, depuis un an, elle habite, ainsi que toute la famille, la plus jolie maison qui se puisse rêver, tout près de Paris, deux heures de chemin de fer, à La Ferté, enfin, puisque je ne veux rien te cacher. — Tu me suis ?

JACQUES.

Je te suis, — mais je ne te comprends pas.

JULIEN.

Tu vas me comprendre. Cette famille, si unie, si heureuse et si digne de l'être, — jamais vieille phrase n'a été rajeunie plus à propos ! — cette famille de Valneuil, qui est devenue mienne par l'affection que je lui porte, toi seul peux la sauver, si mes pressentiments ont vu juste ; non pas toi, mon ami Jacques, mais toi, monsieur le docteur Jacques Le Noël. Me comprends-tu ? Il y a là une personne malade, non pas d'un mal qui vous jette brutalement d'un coup, mais de ce mal lent qui abat chaque jour un peu et vous terrasse sans avoir l'air d'y toucher. Le général n'y porte pas grande attention ; il est trop couturé de cicatrices pour croire aux blessures qui n'en laissent pas ; et quand il a dit : « — Bah ! bah ! cela ne sera rien ! » — l'univers doit être remis sur pieds ; ou je me trompe tout à fait, ou tu diras autre chose, toi.

JACQUES.

Tu te trompes certainement. — Quel âge a-t-elle ?

JULIEN.

Vingt-deux ans environ. — Du reste, tu la verras aujourd'hui même, si tu consens à me rendre le service que je venais te demander. Le général est arrivé à Paris, hier matin,

avec toute la famille; ils doivent passer ici quelques jours seulement, et l'on m'a donné rendez-vous chez moi, vers deux heures. Sois à la maison, comme par hasard, et tu pourras alors examiner notre malade sans donner l'éveil. Tu verras que je ne t'avais pas trompé en t'annonçant quelque chose de sérieux. — Mais viendras-tu?

JACQUES.

J'espère que tu n'en as pas douté? Je serai chez toi à deux heures, — et nous sauverons, malgré elle-même, cette charmante mademoiselle Gabrielle.

JULIEN.

Gabrielle? — C'est juste : je n'avais oublié que le plus important! Ta cliente, mon cher Jacques, se nomme mademoiselle Marie-Diane de Valneuil. (Jacques écrit ce nom sur son carnet; il va chercher son paletot, dont il passe une manche.) Maintenant, je te quitte; je suis encore de deux mariages aujourd'hui.

JACQUES.

Deux?

JULIEN.

Que veux-tu? Il faut se tenir au courant! A tout à l'heure! — N'oublie pas? — M. Julien de Blézieux, 19, rue Blanche, au quatrième, treize cents francs de loyer, six pièces sur la cour... Oh! mais, je vais être diminué : on me laisse quatre pièces — pour le même prix. — A tout à l'heure! (Il sort.)

SCÈNE X.

JACQUES, DAPHIN, puis FRANÇOIS.

JACQUES, à Daphin qui entre vivement.

Eh bien, qu'avez-vous, Daphin?

DAPHIN.

J'accourais en toute hâte : cette pauvre femme à laquelle vous vous intéressiez...

JACQUES.

Achevez?

DAPHIN.

Une nouvelle crise vient de se déclarer, et...

JACQUES, l'entraînant.

Venez, venez, Daphin! (Au moment où ils vont sortir, l'infirmier paraît.)

FRANÇOIS, à Jacques.

C'est inutile, monsieur. Le numéro 17, de la salle Sainte-Geneviève, vient de succomber. Voici les papiers qui constatent son identité. Du reste, elle était très-connue des habitants du quartier, madame Laroche...

Digitized by Google

JACQUES.

Madame Laroche? — madame Laroche?

FRANÇOIS.

Rue du Bac...

JACQUES.

Donnez! — (Prenant les papiers.) Madame Laroche, rue du Bac, nº 12. Cette dame à laquelle Georges m'avait chargé de remettre ce paquet de lettres... (Très-vite.) C'est bien elle! — Morte! morte ici? — (Moment de silence. Regardant le paquet cacheté qu'il avait montré à madame Sevrin.) Eh bien, qu'est-ce que je vais faire des lettres de Georges, moi? — (Il sort.)

FRANÇOIS.

Monsieur Daphin, je suis bien malade...

DAPHIN.

Ah! — Prends un peu d'émétique.

FRANÇOIS.

Merci! (A part.) Ici, je ne boirai plus que de l'eau! (Il se dirige à droite.)

ACTE DEUXIÈME

Un côté du jardin attenant à la maison d'habitation de la famille de Valneuil : à droite, un pavillon élevé d'une marche seulement; à gauche, dans le jardin, un canapé en fer; chaises, petite table à droite et un petit banc.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

BENOIT, puis JULIEN.

(Au lever du rideau, Benoît, assis devant la table, examine une pile de cartes de visite:)

BENOIT, prenant des cartes, et lisant.

M. le marquis de Villefeu. — Beau nom! — M. le comte de Chambray. — Vaillante famille! — M. le vicomte de Mareuse. M. Mi... — (S'arrêtant avec indignation.) D'où sort-il celui-là? M. Michaud... Connais pas! (Il met la carte dans sa poche.)

JULIEN, entrant de droite.

Je finirai bien par rencontrer quelqu'un.

BENOIT, reprenant.

M. Julien de Blézieux.

JULIEN, s'avançant.

Présent!

BENOIT, se lève.

Monsieur de Blézieux!

JULIEN.

Que faisais-tu là?

BENOIT.

Je parcourais les nombreuses cartes de visite qui nous sont arrivées pendant la grave maladie de mademoiselle Diane de Valneuil. — Voyez, monsieur?

JULIEN, s'asseyant sur le canapé.

Que je ne te dérange pas!

BENOIT.

Il ne me restait plus que celle-ci. (Lisant.) M. le vidame de la Claunière.

JULIEN.

Un vidame! — Il en existe encore?

BENOIT.

Nous avons ici le dernier, monsieur.

Google

JULIEN.

Et gageons qu'il s'est fixé à La Ferté pour ta plus grande satisfaction? — Tu seras donc toujours plus entiché de noblesse, plus friand de titres que ceux qui en possèdent? Et ton fameux : — connais pas, à chaque nom nouveau qui t'arrive sans un *de* qui le précède! Je retrouve tout; on ne m'a point changé mon Benoît!

BENOIT.

Chacun, monsieur, a son petit amour-propre! Quelle sensation voulez-vous qu'un domestique produise en annonçant M. Berthaud, par exemple? (Répétant.) M. Berthaud! — C'est mou! cela ne sort pas! — Tandis que, prenez le premier grand nom venu, M. le comte de Valneuil. (Répétant.) M. le comte de Valneuil! — Sentez-vous? c'est plein! C'est nourri! on n'a qu'à ouvrir la bouche.

JULIEN.

Eh bien, non, je n'avais pas encore envisagé la noblesse à ce point de vue-là! (Gabrielle entre par la gauche.)

GABRIELLE, à Benoît, sans voir Julien.

Benoît! (L'apercevant.) Monsieur de Blézieux!

JULIEN, se lève et s'incline.

Mademoiselle!

GABRIELLE.

Benoît, M. le comte vous a sonné! (Benoît, après avoir salué, se dirige vers le fond, les cartes à la main, et sort.) Ah! monsieur de Blézieux!

SCÈNE II.

GABRIELLE, JULIEN.

JULIEN.

Eh bien, c'est comme cela que tu m'embrasses?

GABRIELLE.

Non, non, monsieur, je ne vous embrasserai pas, j'y suis très-décidée! — Combien y a-t-il de jours que vous êtes absent?

JULIEN.

Tu oublies que je n'ai jamais su compter?

GABRIELLE.

Je vais vous le dire; — je sais compter, moi. Il y a huit jours, huit siècles!

JULIEN.

Oh! des siècles tout petits! — Me trouvant inutile aux uns

Digitized by Google

j'ai dû aller rendre visite aux autres, c'est logique? — Et puis, à Paris, vois-tu, j'ai mes malades!

GABRIELLE.

Oui, des malades qui t'entraînent au spectacle, au bal, partout où l'on s'amuse un peu, où l'on se fatigue beaucoup.

JULIEN.

Que veux-tu! si on les traite par la distraction? — Voyons, ne boude plus! Moi qui arrive si bon matin!

GABRIELLE.

D'abord, il est midi.

JULIEN.

Ici, — mais à Paris! (Il se carre dans le canapé.)

GABRIELLE.

Veux-tu ce petit banc sous tes pieds?

JULIEN.

Jamais, par exemple! — Où est-il, ton petit banc?

GABRIELLE, riant.

Mais c'est qu'il l'accepterait! — Non, monsieur, il est là, pour notre chère Diane qui fait aujourd'hui sa première sortie, et viendra, j'en suis sûre, se reposer en face du cabinet de travail du docteur Jacques Le Noël! (Elle désigne le pavillon.) Dis donc, Julien, moi qui me figurais que tous les médecins étaient laids et vieux! (Elle s'assied près de Julien.)

JULIEN.

Voilà bien une idée de jeune fille!

GABRIELLE.

Je les voyais tous avec des lunettes d'or sur le nez, et une cravate blanche autour du cou, comme celui qui nous soignait au couvent. M. Jacques n'a rien de tout cela, lui! — Te souviens-tu du jour où nous l'avons vu pour la première fois? C'était chez toi, il te rendait visite.

JULIEN.

Par hasard.

GABRIELLE.

Trois semaines après, tu l'appelais en toute hâte, il était au chevet de Diane; il y a de cela quatre mois, — et aujourd'hui le général ne voit plus que M. Jacques, il ne jure que par lui!

JULIEN.

Et il jure beaucoup, mon parrain! — Mais voyons, ma petite Gabrielle, est-il seul à éprouver de l'amitié pour notre docteur?

GABRIELLE, se levant.

Je ne sais si je dois te comprendre.

JULIEN.

Tu ne le dois pas. Aussi, tu n'en auras que plus de mérite si tu comprends. — Est-ce que Diane? Oh! comme te voilà sé-

rieuse tout à coup! Je devine, tu vas me faire ta réponse favorite. (Il se lève.)

GABRIELLE.

Oui, monsieur, de telles remarques ne sont pas de mon âge. Je ne me fâche jamais lorsqu'on me dit que je ne suis qu'une enfant; je sens que c'est là le plus beau compliment qu'on puisse me faire. J'ai dix-sept ans, Julien; il serait risible, n'est-ce pas, de jouer à la poupée?—Pourquoi veux-tu que je me donne le ridicule de jouer à la dame?

JULIEN.

Ma question n'avait rien que de très-convenable. Tu veux être de ton âge? — Le fait est trop rare pour que je n'y applaudisse pas de mes deux mains!

GABRIELLE.

Moi, d'abord, je ne vais pas dans le monde!—Le soir, je reste près de notre bonne Diane, je lui dis ce que j'ai fait, je lui montre ma tapisserie, nous dévidons ensemble les laines dont j'ai besoin; neuf heures arrivent, le général rentre, les parties de cartes se forment, et...

JULIEN.

On te renvoie?

GABRIELLE.

Je me renvoie moi-même, — et c'est pourquoi il m'est impossible de répondre à vos questions, monsieur le curieux!

LE COMTE, dans la coulisse.

Elle doit être par là!

GABRIELLE, regardant en remontant.

Le général! — Et Diane qui m'attendait! (Elle fait quelques pas.)

JULIEN, la retenant.

J'obtiendrai ton pardon, moi, qu'on n'attendait pas! — Et puisque tu n'as rien voulu me dire, j'observerai, — c'est de mon âge!

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE COMTE, DIANE, JACQUES.

LE COMTE. Il donne le bras à Diane, Jacques le suit. — Désignant Gabrielle.

Quand je vous le disais!— (A sa fille.) Veux-tu t'asseoir un instant, Diane?

DIANE, le quittant.

Je ne veux pas m'asseoir du tout, mon père; c'est plutôt vous qui avez besoin de repos, depuis vingt minutes que je m'appuie sur votre bras.

JACQUES.

Vraiment, mademoiselle, vous ne vous sentez point fatiguée?

DIANE.

Vraiment, docteur; j'ai très-bien supporté cette première sortie, mais je crois que je m'étais trop couverte. Vous me rendez poltronne!

LE COMTE.

Oui, oui, fais ta brave aujourd'hui!

JACQUES.

Puisque c'est moi, mademoiselle, qui ai commis la faute, c'est à moi aussi de la réparer? (Il s'approche comme pour lui ôter son mantelet.)

DIANE, l'ôtant vivement.

Non, non, merci, docteur! (A Gabrielle, en lui donnant le mantelet.) Tiens, méchante, qui m'as abandonnée ce matin; — voilà pour ta punition!

GABRIELLE.

Oh! ne me gronde pas, Diane, je ne suis pas la seule coupable!

DIANE.

Il y en a un autre? (Apercevant Julien qui s'était tenu à l'écart.) Julien! (A Gabrielle.) Tu lui en feras porter la moitié!

LE COMTE, à Julien.

Eh bien, d'où sors-tu, toi?

JULIEN, allant près du comte.

D'un de vos arbres, mon parrain, que je vous présente! — (A Diane.) Ma chère Diane, je ne vous demande plus de vos nouvelles. — Bonjour, Jacques.

JACQUES.

Je ne m'étais donc pas trompé tout à l'heure, en voyant, du haut de la terrasse, passer sur la route un homme et un cheval dans un nuage de poussière?

JULIEN.

C'étaient nous! (Se secouant.) Et voilà le nuage!

DIANE.

Nous vous gardons quelques jours, cette fois, Julien?

JULIEN.

Beaucoup de jours, si vous le permettez, ma chère Diane. Je compte fixer ici mes quartiers d'automne.

LE COMTE.

Tu feras notre quatrième au whist. (Diane s'assied à droite.)

JULIEN.

Autrefois, les gentilshommes demandaient un second; aujourd'hui, c'est un quatrième! — J'accepte, mon parrain, mais à une condition... (Un moment de silence.) c'est qu'on me permettra, avant tout, de déjeuner? — Je meurs de faim!

GABRIELLE remonte.

Pauvre cousin! — Il faut vite le rappeler à la vie! (Fausse sortie.)

LE COMTE, l'arrêtant.

Eh bien, eh bien, où vas-tu? — N'est-ce pas l'heure de la consultation? (A Julien.) Viens avec moi, — et, pour te faire prendre patience, tandis qu'on mettra le couvert, nous verrons mes nouveaux chiens d'Écosse, hein?

JULIEN.

J'aimerais mieux voir le déjeuner!

LE COMTE.

N'ajoute plus un mot, ou je te fais mettre à la diète par le docteur!

JACQUES.

Tu entends? — A la diète!

JULIEN, entraînant vivement le comte.

Allons voir les chiens, mon parrain! — Allons voir les chiens! (Ils sortent au fond à gauche.)

SCÈNE IV.

DIANE, JACQUES, GABRIELLE.

DIANE, s'asseyant sur le canapé.

La consultation! — Depuis trois mois, elle nous réunit à la même heure, tous les trois. Mon père a raison, Gabrielle, ta place est ici, tout près de moi!

GABRIELLE.

Non, mademoiselle, non, vous n'auriez qu'à m'influencer. Et puis, d'un peu plus loin, je verrai mieux le sujet!

DIANE, souriant à Jacques.

Vous avez là un terrible confrère, docteur! Depuis qu'elle se voit investie de votre confiance et qu'elle m'a sauvée, — sous vos ordres, — oh! elle me fait sentir sa supériorité! (Se tournant vers Gabrielle.) Eh bien, voyons, que vas-tu lui prescrire, à ton sujet?

GABRIELLE.

Il importe, avant tout, que nous nous assurions si l'état fiévreux a complétement disparu; c'est le point essentiel! — Votre main? (Elle prend gravement la main de Diane. A Jacques.) La peau est bonne, le pouls régulier! Voyons le visage? — Je réponds de vous, vous êtes sauvée! Et il ne me reste plus qu'à m'éloigner.

DIANE, se lèvant.

Tu oublies l'ordonnance! — Comment te prendrai-je au sérieux?

GABRIELLE.

Voici : tous les matins, une grande promenade à travers champs; dans la journée, pas d'heures consacrées à la solitude. Quant aux travaux d'aiguille, nous leur réservons les jours de pluie; en cas de sécheresse, — j'aviserai. Beaucoup de douceur et d'indulgence, voilà ce que le médecin ordonne en terminant sa visite, dont le prix est de... (Se jetant dans ses bras.) Embrasse-moi!

DIANE, la tenant embrassée.

Ah! folle aimée! folle qui rit à présent et qui raille! Est-ce que je ne t'ai pas surprise inquiète et découragée bien des fois, pendant mes nuits sans sommeil? — Va, ce ne sont pas là des choses qu'on oublie, cher médecin pour rire, qui pleurait si fort à mon chevet!

GABRIELLE.

Moi? — Tu te trompes, Diane!

JACQUES.

Pourquoi vous en défendre, mademoiselle? — Malgré nos efforts, nous ne parvenons pas toujours à dissimuler la première impression ressentie, et peut-être vous ai-je trop laissé voir la mienne en arrivant. Vous pouviez pleurer, mademoiselle; moi, je tremblais.

DIANE.

Vous avez tout laissé, vous avez tout abandonné en vous installant ici, je le sais, docteur! Et si tous ceux qui m'entourent, ceux qui m'aiment, vous en ont remercié pour moi, c'est pour eux, aujourd'hui, que je vous en remercie, monsieur.

JACQUES.

Je ne puis accepter aucun de vos remercîments, mademoiselle. Il me fallait quelques mois de repos, un changement d'air, une vie plus calme à la campagne : j'ai trouvé tout cela chez M. de Valneuil, — et si je vous laisse complétement remise en partant, je pars guéri.

GABRIELLE, allant à Jacques.

Ah! monsieur Jacques, c'est mal à vous de parler de départ juste au moment où nous voilà tous si joyeux! — N'est-ce pas, Diane? n'est-ce pas? (Elle fait asseoir Diane sur le canapé.)

DIANE.

Gabrielle a raison, monsieur.

GABRIELLE.

Et, que ferais-je, si une nouvelle crise survient? — Il faut tout prévoir, dans notre état! — J'exige, du moins, que vous me définissiez la cause de la maladie de Diane, pour que je puisse répondre, si le général m'interroge, comme il interrogeait Julien l'autre jour.

DIANE.

Mon père interrogeait Julien, dis-tu? Et que pouvait-il lui apprendre?— Tu as rêvé cela, Gabrielle!— La cause de mon mal?— On souffre tout à coup un jour, sans raison, n'est-ce pas, docteur? — Pourquoi mon père ne me questionnait-il pas, lorsque j'allais, inquiète, troublée, lasse d'une fatigue inconnue? —Mais il était loin de moi, alors!—Ou lorsque je l'embrassais entre deux voyages, quand il traversait Paris comme au galop, me trouvant chaque fois plus pâle: «—Ce n'est rien! ce n'est rien! » disait-il.—Il y a un an environ, il sollicita sa retraite, et nous nous installâmes ici. Un soir, je venais de rentrer dans ma chambre, il avait fait de l'orage toute la journée, et la pluie tombait encore à larges gouttes, avec un grand bruit. Je voulus aller fermer la fenêtre qu'on avait laissée entr'ouverte, j'avançai; — puis, brusquement, sans cris, sans gestes, je tombai froide sur le tapis. Quand je rouvris les yeux, vous étiez près de moi, monsieur; mon père se trompait : c'était quelque chose!

GABRIELLE.

Diane!

JACQUES.

Une maladie nerveuse, rien de plus; mais poussée à sa dernière puissance, aujourd'hui les soins du médecin sont inutiles. Je puis partir!

DIANE, se levant.

Et quand comptez-vous le faire, monsieur?

JACQUES.

Demain, mademoiselle.

DIANE.

Vous retenir davantage, ce serait de l'égoïsme. Ne pas vous regretter, monsieur, ce serait de l'ingratitude. (A Gabrielle.) Je me sens froid, —donne-moi ce mantelet.

SCÈNE V.

DIANE, JACQUES, GABRIELLE, JULIEN.

JULIEN, venant de gauche.

Je reviens, mon parrain, je reviens; vous en avez au moins pour une heure avec vos architectes. (En scène.) Une heure — ou deux!—Il ne rêve plus qu'embellissements, —c'est-à-dire démolitions. Son dernier voyage à Paris lui a joliment profité!—(Il passe à Diane.) Vous persistez donc dans vos projets de retraite, ma chère Diane, et vous voilà formellement décidée à habiter La Ferté, — même l'hiver?

DIANE.

Non pas même, — surtout, Julien! — On vient très-vite de Paris, et la maison est assez vaste pour loger tout le monde.

JULIEN.

Ah! si j'avais une place, comme je demanderais des congés que je viendrais passer près de vous!

JACQUES.

Votre résolution ne bronchera-t-elle pas, mademoiselle? — Aurez-vous vraiment ce courage?

DIANE.

Notre résolution n'a rien d'immuable. — Et si l'ennui menaçait de s'installer, nous aurions bien vite fait de le laisser tout seul dans la vaste maison! (Elle s'assied à droite.)

GABRIELLE.

Ne crains rien, Diane, je ferai bonne garde!

JACQUES.

Vous aussi, mademoiselle? — C'est une ligue!

JULIEN.

Ah! pauvre ami, qui comptais sur une alliée! Tu ne connais pas Gabrielle! — Que font les jeunes filles à Paris? — Elles vont quelquefois à l'Opéra, — aux Italiens quelquefois. Si on ne leur accordait point ces innocentes distractions, elles pleureraient. Si on les accordait à Gabrielle, tu la verrais éclater en sanglots! — Ce n'est pas de son âge!

* GABRIELLE.

Ah! tu te moques de moi, Julien! (Elle va près de Diane.)

JULIEN, riant.

Crois-tu? — Jamais de spectacles! — Jamais de lectures! — Les livres aussi sont proscrits, et sa jeunesse en est encore aux contes de son enfance!

GABRIELLE.

Julien!

JULIEN, continuant.

Le Petit Poucet! n'oublions pas *le Petit-Poucet!* Voilà qui développe le sentiment de la famille. — Un bûcheron est père de sept enfants, et il gagne juste de quoi se nourrir lui et sa femme. — Que fait-il, alors? — Il emmène ses sept enfants dans la forêt et les égare — tous les sept. Par malheur, le Petit-Poucet a reconnu son chemin. — Ah! ah! il faut imaginer autre chose! — Il réemmène ses sept enfants dans la forêt et les réégare — tous les sept. Ce n'est pas extrêmement compliqué, comme vous voyez; — mais, lorsque le Petit-Poucet a hérité de l'Ogre, — un personnage très-riche du temps, — le père rappelle ses sept enfants et les presse tendrement sur sa poitrine, — tous les sept!

DIANE.

Eh bien?

JULIEN, continuant.

Nous sommes entre nous? — Eh bien! il faut avouer que c'est un bûcheron tant soit peu léger que ce Grand-Poucet!

JACQUES.

Tu es impitoyable!

GABRIELLE.

Je t'accorde *le Petit-Poucet*, mais les autres?

JULIEN.

Quels autres? — *Cendrillon?* — *Peau-d'Ane?* — *Barbe-Bleue?* — Barbe-Bleue! — l'histoire d'un monsieur trop marié. Qu'est-ce que cela prouve? — Qu'il ne faut pas épouser un homme qui a déjà pendu sept femmes? — Le simple bon sens l'indique!

GABRIELLE, se lève et s'approche de Julien.

Et aussi que la curiosité est le pire des défauts?

JULIEN.

Soit! mais que serait-il resté de cette belle conclusion, si madame Barbe-Bleue, — huitième du nom, — au lieu d'employer sa journée à nettoyer la clef du portemanteau où Barbe-Bleue accrochait ses femmes, — et de la faire bouillir et rebouillir, s'était simplement rendue chez le serrurier d'en face et lui avait dit : — Voici dix francs, faites-moi une clef pareille à celle-ci, je viendrai la prendre ce soir? —

GABRIELLE.

Tu oublies que l'événement se passe un dimanche — et que les serruriers ne travaillent pas ce jour-là?

JULIEN.

Moralité : — Les femmes ne doivent jamais être curieuses — qu'en semaine!

DIANE, se lève.

Ah! Julien, comme vous dépoétisez tout! — A quoi faut-il croire, à présent?

GABRIELLE.

Quant à moi, Julien, tu m'as convaincue; — dès demain, je ne lis plus que *le Moniteur!*

JULIEN, passant à l'extrême droite.

Ah! toujours des coups de tête!

GABRIELLE.

Je me voue aux choses sérieuses, aux décrets, aux nominations dans l'ordre de la Légion d'honneur!

DIANE.

Ce sera là un moyen d'avoir bientôt des nouvelles de quelques-uns de nos amis, — des vôtres, monsieur Le Noël. (Elle passe près de Jacques.)

JACQUES.

Moi, mademoiselle?

GABRIELLE, à Julien.

Tu vois que mon idée en vaut bien une autre?

JULIEN.

Cent autres! — Seulement, tu l'as un an trop tard. (Gabrielle remonte.)

DIANE.

Expliquez-vous, Julien?

JACQUES.

Mademoiselle! — Je te le défends? — Une plaisanterie de Julien.

JULIEN, passe près de Diane.

Non, Diane, une belle action de Jacques. — A la suite d'une épidémie qui s'était violemment déchaînée, monsieur, dont on avait remarqué le zèle, le courage... (Se tournant vers Jacques qui veut le faire taire.) Va! va! j'irai jusqu'au bout! — Monsieur reçoit l'avis officieux de sa nomination de chevalier. Que fait-il? Il court chez le ministre, le remercier? — Par exemple! — Il va supplier Son Excellence! — oui! supplier, courtisan! — de vouloir bien faire décorer en son lieu et place un pauvre vieil homme de savant, plein d'érudition et trop modeste, qu'on avait oublié, — son père!

JACQUES.

Il méritait depuis longtemps cette distinction.

JULIEN.

Eh bien, — et toi?

JACQUES.

Je la mériterai.

DIANE.

Je n'aurais jamais cru qu'on pût être fier de ne pas porter la croix.

JULIEN.

N'est-ce pas que c'est très-bien? — (Se reprenant.) que c'est très-mal ce qu'il a fait là?

GABRIELLE, timidement et descendant près de Jacques.

Monsieur Jacques... (Elle s'arrête.) Permettez-moi de vous serrer la main?

JACQUES.

Mademoiselle!

DIANE.

Gabrielle!

JACQUES, à Julien, après avoir serré la main de Gabrielle.

Tu vois? — les bonnes actions rapportent quelque chose, parfois!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BENOIT.

BENOIT, à Diane.

La couturière de mademoiselle, qui arrive de Paris, fait demander à mademoiselle l'heure à laquelle elle pourra être reçue. (A Jacques, lui remettant une lettre.) Pour monsieur?

DIANE.

Mais... — (Se tournant vers Gabrielle.) Réponds, Gabrielle?

GABRIELLE.

La belle formule, monsieur Benoît! — Nous allons immédiatement lui donner audience!

BENOIT.

M. le comte termine sa correspondance pour l'heure du courrier. Mademoiselle n'a pas de lettres à y joindre? — (A Gabrielle.) Ni mademoiselle?

GABRIELLE, riant.

Moi? — Est-il drôle ce Benoît! Les jeunes filles n'écrivent pas de lettres,— n'est-ce pas, Diane?

DIANE.

Viens, viens donc, Gabrielle! (Elles saluent et sortent par la gauche.)

SCÈNE VII.

BENOIT, JACQUES, JULIEN.

BENOIT.

C'est l'heure du courrier; — je venais demander à monsieur...

JULIEN, à Jacques qui achève de lire la lettre.

Si tu as une réponse à faire, je te laisse?

JACQUES.

Reste. C'est madame Sévrin, la sœur de Georges, qui m'écrit. Elle est très-inquiète de ne plus recevoir de nouvelles de son frère, — et me demande si j'ai été plus heureux. Non, certes. Mais comme elle habite Étampes, à trois lieues d'ici, j'irai lui porter ma réponse moi-même. (A Benoit.) Non, Benoît, je n'ai rien pour le courrier d'aujourd'hui. — Allez, allez!

BENOIT.

Monsieur... (Il s'incline et sort à gauche.)

SCÈNE VIII.

JACQUES, JULIEN.

JULIEN, après un silence.

Jacques, depuis ce matin, je ne te perds pas des yeux; tu n'es plus le même;—et je cherche, sans succès, ce que tu attends pour me faire tes confidences?

JACQUES.

J'attends que j'aie quelque chose à te confier.

JULIEN.

Tu tiens donc absolument à ce que je t'apprenne ton secret à toi-même?

JACQUES.

Mon secret? — Ah! je vois enfin où visent tes questions, et je sens qu'il me faut te rassurer. C'est le médecin, — et rien que le médecin qui a veillé au chevet de mademoiselle de Valneuil. J'ai cherché à obtenir l'estime de toutes les personnes qui m'accueillaient; — mais quant à gagner l'amour d'une seule, rassure-toi, Julien,— je ne fais pas payer si cher mes visites.

JULIEN.

Qui te parle de cela? — Il m'arrivera peut-être de douter un jour de ma loyauté; de la tienne, jamais.—Tu as une de ces façons de vous donner la main qui ne trompent pas.—Mais le général, avec qui j'ai beaucoup causé ce matin, le général professe une grande admiration pour ton talent, une grande sympathie pour ta personne, et rien ne me prouve que Diane ait une autre opinion sur toi?—Une fille qui tient de son père, mon cher Jacques, cela se voit tous les jours.

JACQUES, vivement.

Julien! — (Se remettant) Tu es fou. — Oui, je sais, M. de Valneuil me regarde comme le sauveur de sa fille, un homme qui fait des miracles!— Nous sommes, comme cela, dix mille qui en faisons—quand Dieu le veut. —Mais elle! —Est-ce que je suis quelque chose, moi?

JULIEN.

Tu es quelqu'un!

JACQUES.

Dans mon hôpital, au milieu de mes internes, la trousse en main, peut-être. — Dans un salon, qui nous connaît? (Il s'assied à droite.)

JULIEN.

Va, va! nature inquiète et que la moindre ombre effa-

rouche! — Voilà ce que c'est que de n'avoir jamais aimé! On doute des sympathies les plus vraies, et la négation de soi-même, alors, ce n'est plus de la modestie, — c'est de la timidité.

JACQUES.

Ne t'y fie pas, Julien, aux cœurs timides! — Ils sembleraient n'avoir tant tardé à se livrer que pour se livrer tout entiers! — Ce trésor d'affection lentement amassé, jour à jour, avec l'âpreté d'un avare, ils vont le dépenser, en prodigues, sur un regard, pour un mot! — Les cœurs timides! Point de transitions pour eux; ils ne passent pas insensiblement d'un sentiment doux à un sentiment tendre, de l'amitié à l'amour, — non! — Ils franchissent d'un élan les premières sensations, et dès qu'ils ont osé aimer, — ils adorent!

JULIEN.

Tu ne parlais pas ainsi, Jacques, il y a quatre mois.

JACQUES.

Quatre mois? — déjà!

JULIEN.

Et si Diane t'aimait?

JACQUES.

Elle! (Il se lève.)

JULIEN.

Qui sait, d'ailleurs!

JACQUES.

Quoi?

JULIEN.

Eh bien, Diane, — il y a longtemps que nous nous connaissons : je la vois toujours dans les bras de sa mère, alors qu'on l'appelait la petite Marie! — Diane, guérie par toi, me semble plus malade qu'on ne pense. Le mal a cédé, il reviendra; car ce n'est pas à une cause physique qu'il est dû, mais à une cause morale. Il y a là je ne sais quelle blessure profonde et secrète. — J'ai cru d'abord à un amour malheureux.

JACQUES.

Tu as cru?

JULIEN.

Je ne le crois plus! — et si j'ai foi en quelque chose au monde, c'est en la pureté, en la vertu de Diane. Elle est plus qu'une honnête fille, c'est une fille probe; mais, je le répète, l'âme souffre, et ce n'est peut-être pas trop, pour la sauver, d'une grande science, d'un esprit sain, d'une affection dévouée! — Achève donc ce que tu as commencé. Diane et toi, vous êtes dignes l'un de l'autre; jamais honnête homme ne rencontra famille plus honorable, et, à moins d'une aversion profonde de ta part, le rêve que j'ai fait, en t'amenant ici, deviendra bientôt une réalité. — Allons?

JACQUES.

Je n'ai qu'une chose à répondre : — c'est que je pars.

JULIEN.

Dans quelques jours?

JACQUES.

Demain.

JULIEN.

Je te le défends; — c'est trop tôt.

JACQUES.

C'est trop tard, peut-être!

JULIEN, triomphant.

Tu l'aimes?

JACQUES.

Il en doutait!

JULIEN.

Ah! enfin! — Eh bien, l'on a du mal à te faire avouer les choses! — Tu l'aimes?

JACQUES.

Tais-toi. — Je pars!

SCÈNE IX.

LE COMTE, JACQUES, JULIEN.

LE COMTE.

Je vous cherchais, mon cher Jacques, et déjà je commençais à craindre que vous n'eussiez exécuté le projet dont Gabrielle me parlait tout à l'heure.

JACQUES.

L'aurais-je fait sans prendre congé de vous, monsieur le comte?

LE COMTE.

Je plaisante, mon ami.—Eh bien, vous voulez donc absolument nous quitter?

JACQUES.

J'avais projeté de me mettre en route demain par la première voiture.

LE COMTE descend.

Du tout, du tout! Vous accepterez la mienne.

JULIEN.

Mais...

LE COMTE.

La maison n'a plus besoin de médecin, grâce à Dieu! Vous pouvez aller faire vos préparatifs.

JULIEN.

Mais...

JACQUES, faisant quelques pas.

Adieu, monsieur le comte!

LE COMTE, le retenant.

Une minute! — Je n'en ai pas fini avec vous. (Il lui remet une enveloppe.)

JACQUES, l'ouvrant.

Dix mille francs? — Ah! monsieur le comte, vous vous acquittez en grand seigneur!

LE COMTE.

Non, Jacques, je m'acquitte en père, — et, maintenant que tous nos comptes sont réglés et que le docteur a pris congé de nous, — asseyez-vous là, mon ami. (Il le fait asseoir sur le banc à gauche.)

JULIEN.

Ah! je me disais aussi! (A Jacques, qui hésite.) Assieds-toi.

JACQUES.

Puisque vous l'exigez... (Il s'assied.)

LE COMTE, s'asseyant.

Oui, certes, je l'exige! — Et d'abord, (Julien va s'appuyer sur le dos du banc.) tendez-moi la main. Je tiens à vous dire par là combien je vous estime et combien je vous aime. Depuis quatre mois que nous vivons côte à côte, je vous observe, je vous étudie; et aujourd'hui, après tout ce que vous avez fait pour nous, il me reste encore quelque chose à vous demander, à obtenir : votre amitié.

JACQUES.

Oh! tout entière, monsieur le comte!

LE COMTE.

Vous le voyez, nous commençons à nous entendre? — Diane a vingt-deux ans; il faudra la marier bientôt. Mais je ne voudrais pas cependant la voir s'éloigner tout à coup au bras d'un de ces beaux messieurs qui entrent dans nos demeures avec une recommandation plus ou moins sincère, s'y installent et nous emmènent nos enfants après je ne sais quel échange d'actes entre les notaires des deux familles. En consentant à partager l'affection de ma fille, il me faut cette compensation de pouvoir compter sur l'affection de mon fils. Je connais votre caractère, on m'a dit la façon brillante dont vous aviez débuté dans une carrière difficile, et l'honorabilité de votre vie; ne vous étonnez donc pas que je vienne à vous. Mais, comme je suis riche, très-riche, — je ne vous prends pas en traître! — et que vous n'avez d'autre fortune que votre travail, permettez-moi de garder l'initiative et de faire la première démarche. (Il se lève.) Monsieur Jacques Le Noël, je vous demande votre main pour mademoiselle Diane de Valneuil.

JACQUES, très-ému.

Monsieur le comte! monsieur le comte!

JULIEN, revenant à droite.

Ah! je me disais aussi!

LE COMTE.

J'attends.

JACQUES, après une courte hésitation.

Je suis fier d'un tel honneur, monsieur le comte; j'en serais bien heureux si vous ne parliez pas en votre nom seul.

LE COMTE.

Diane? — Vous l'avez sauvée!

JACQUES.

A l'âge de mademoiselle de Valneuil, on ne se marie pas par reconnaissance. Je vous en supplie, monsieur le comte, attendez encore pour interroger mademoiselle Diane; elle vient de traverser une crise très-grave; son état demande de grands ménagements. Je vous en supplie, monsieur le comte, attendez, — attendez que je sois parti!

LE COMTE.

Fiez-vous à moi, Jacques, et lorsque je le ferai, ce sera votre ami et non son père qui l'interrogera.

JACQUES.

Merci, monsieur le comte, merci! (Il se dirige vers la droite.)

JULIEN, l'accompagnant.

T'avais-je trompé? — Tu vois, tout le monde te retient!

JACQUES.

Oui, tout le monde, (A lui-même.) excepté elle! (Il sort à droite.)

SCÈNE X.

LE COMTE, JULIEN.

LE COMTE, s'asseyant, à gauche.

Voyons, maître Julien, es-tu content de moi? — Jacques reste.

JULIEN.

Jusqu'à demain.

LE COMTE.

Il reviendra.

JULIEN.

Vous vous êtes engagé tacitement à choisir le moment opportun pour interroger Diane?

LE COMTE, se levant.

Oui. (Tirant sa montre.) Dans vingt minutes, Diane aura répondu.

JULIEN.

Dans? — (Il tire sa montre.)

LE COMTE.

Dans vingt minutes! (Il passe à droite.) Je vais droit à mon but, moi, — sans dévier! (Il remonte.)

JULIEN.

Comme les boulets de canon!

LE COMTE.

Voici Diane, laisse-nous!

JULIEN.

Je vous laisse, mon parrain. (A part.) Et voilà mon ami Jacques marié! (Il sort à droite.)

SCÈNE XI.

DIANE, LE COMTE.

LE COMTE, allant s'asseoir à droite.

Attendre? — Non certes! — Jacques sera heureux aujourd'hui même — malgré lui!

DIANE, venant de gauche.

Vous êtes seul, mon père? — Je croyais le docteur avec vous?

LE COMTE, lui tendant la main.

Il me quitte à l'instant, — et tu me vois assez triste.

DIANE.

Vous?

LE COMTE.

A mon âge, on tient à ses dernières amitiés, et, lorsque ceux que nous avons l'habitude de rencontrer chaque jour, à toute heure, s'éloignent brusquement, qui sait si nous les reverrons jamais?

DIANE.

Mon père! — A quel propos?

LE COMTE.

Jacques vient de me faire ses adieux.

DIANE.

M. Le Noël a laissé une nombreuse clientèle à Paris; beaucoup de ceux qu'il avait négligés pour nous l'appellent sans doute, et vous devez être le premier, mon père, aujourd'hui que vos inquiétudes sont dissipées, à songer aux inquiétudes des autres.

LE COMTE.

Oh! moi, je ne suis qu'un égoïste! je ne songe qu'à nous, — à toi!

DIANE.

A moi?

LE COMTE.

Eh bien, oui! autant que tu l'apprennes de suite. Je suis

peu fait, tu le sais, aux détours, aux subtilités de langage, et je crois que les choses franches doivent toujours être franchement exprimées. J'aime Jacques de tout mon cœur, c'est un digne et loyal garçon, — et voilà le mari que j'avais rêvé pour toi, le fils que je voudrais.

DIANE.

Ah! — il vous a demandé ma main?

LE COMTE.

Non, c'est moi qui te la demande pour lui.

DIANE.

Ah! — il le sait?

LE COMTE.

Pourquoi le lui aurais-je caché?

DIANE.

Et il a accepté?

LE COMTE.

Puisqu'il t'aime!

DIANE.

Il m'aime? — Il dit qu'il m'aime?

LE COMTE, se lève.

Il t'aime. — Voyons, réponds?

DIANE.

Je ne veux pas me marier, mon père!

LE COMTE.

Tu ne veux pas?

DIANE.

Mon père!

LE COMTE.

Les jeunes filles doivent se marier tôt ou tard! — Tu as vingt-deux ans, Diane, pourquoi ne veux-tu pas?

DIANE.

Pourquoi? — Je ne suis pas une jeune fille comme les autres, moi... (Geste du général.) Ces soins, ces tendresses qu'elles ont eu pendant leur enfance, je vous les demande aujourd'hui : il ne suffit pas de dire à sa fille qu'on l'aime, il faut encore le lui prouver!

LE COMTE.

Mais, Diane, je ne songeais...

DIANE.

Vous êtes resté si longtemps loin de nous, mon père! Il y a si longtemps que je ne vous ai vu, et déjà vous parlez de départ; — vous vouliez déjà m'éloigner!

LE COMTE.

T'éloigner, moi? — Tu ne parles pas sérieusement, Diane! Non, je ne t'ordonnais pas ce mariage, la plus chère de mes espérances, je t'en priais. Tu ne le veux pas? — Soit!

DIANE.

Mon père!

LE COMTE, passant à gauche.

N'en parlons plus! — Je ne t'ai jamais contrainte, je ne te contraindrai pas! Si Jacques souffre, si tous mes projets se trouvent renversés, qu'importe! Tu es libre, — n'en parlons plus!

DIANE.

Mon père!

LE COMTE.

N'en parlons plus! (Il s'éloigne à gauche.)

GABRIELLE, entrant à droite.

Général!

LE COMTE.

Qu'est-ce que tu veux, toi?

GABRIELLE.

Je voulais...

LE COMTE.

Laisse-moi!

GABRIELLE.

Mais...

LE COMTE.

Laisse-moi!

SCÈNE XII.

DIANE, GABRIELLE, puis JACQUES.

GABRIELLE.

Oh! le général est en colère! — et la petite fille a payé pour la grande! (S'approchant.) Elle ne s'en plaint pas, va! (Mystérieusement.) Dis donc, il t'a parlé de M. Jacques?

DIANE.

Ne vas-tu pas aussi me parler de M. Le Noël?

GABRIELLE.

Ah! j'ai deviné!

DIANE, passant à gauche.

Avez-vous d'autre nom à la bouche? — Ah! vous ne marchandez pas votre amitié, ni votre enthousiasme! — Voyons, parlons de M. Le Noël, puisque tu le veux, puisque vous le voulez tous; mon père ne voit plus que lui — et toi. — Oh! toi, Gabrielle, tu es le chef, tu es l'âme de cette œuvre d'admiration et de propagande!

GABRIELLE.

Tu es juste, Diane, — il nous quitte demain!

DIANE.

Demain? — Il le dit depuis plusieurs jours déjà, et chaque fois avec moins de résolution, avec plus de tristesse!

GABRIELLE.

S'il souffre de ce départ?

DIANE.

Est-il donc seul à en souffrir ?

GABRIELLE.

Ah!

DIANE.

Et toi? — et mon père?

GABRIELLE.

Diane! je ne t'ai jamais vue ainsi! Il y a comme une lutte en toi ; — on dirait deux forces qui se combattent : — l'une qui semble repousser notre ami, — tandis que l'autre...

DIANE.

Tandis que l'autre l'aime... — Pourquoi t'arrêter?

GABRIELLE.

Il t'aime, lui!

DIANE.

Qu'en sais-tu?

GABRIELLE.

Mais...

DIANE.

Parce qu'il te l'a dit? — Il le dit à tout le monde, à ce que je vois! (Passant à droite.) Voyons, de quelle mission encore es-tu chargée? — Oh! vous ne comprenez donc pas combien cette insistance me blesse? combien je souffre de cette pression? — Vous ne comprenez donc pas pourquoi?... — Tiens, j'en pleurerais!

GABRIELLE.

Diane!

DIANE.

Laisse-moi! — Sais-tu ce que les jeunes gens se disent entre eux, après qu'ils nous ont quittées, tristes et comme prêts à mourir? — Ils rient, — ils nous montrent du doigt! La comédie va réussir! Ils ont trouvé leur idéal, — non, leur chiffre!

GABRIELLE.

Mais nous parlions de M. Le Noël? — Je ne te comprends pas!

DIANE.

Tu ne me comprends pas? — Qui t'aurait appris la défiance? Comment croirais-tu qu'il existe des regards qui trompent, des voix qui mentent? — Tu ne me comprends pas? — Je suis riche!

GABRIELLE.

Oh! Diane, c'est mal, — c'est mal! Juste au moment où M. Le Noël...

DIANE.

Faisait demander ma main par mon père! (Diane va s'asseoir à droite.)

GABRIELLE.

Lui? — Oh! Eh bien, tu sauras tout! C'est un secret que

j'ai surpris par hasard, en traversant le jardin; — je devrais me taire, mais je ne veux pas qu'on accuse mon ami, moi!

DIANE.

Tu ne le veux pas?

GABRIELLE.

Non! — Julien et M. Le Noël causaient ensemble. M. Le Noël tenait une lettre déployée à la main, et Julien lui disait : « — Dix mille francs! Que vas-tu faire d'une fortune pareille? — Je vais aller prier M. le curé de La Ferté de faire ouvrir une salle où seront admises les pauvres jeunes filles malades, et que je place dès aujourd'hui sous la protection de... — il hésita un instant, — sous la protection de Marie. — Tiens! fit Julien, c'est un des prénoms de Diane? — Mademoiselle Diane me pardonnerait sans doute de vouloir tenter un peu de bien en son nom, mais je compte que tu m'aideras à ce qu'elle l'ignore toujours.» — Je leur vis reprendre le chemin du presbytère, et... (Apercevant Jacques.) M. Le Noël! — Ne me trahis pas, surtout? (A part en s'en allant.) Ah! si elle l'avait aimé! — Elle ne l'accusera plus, du moins! (Elle sort à gauche, au fond.)

DIANE, à elle-même.

Sous la protection de Marie!

SCÈNE XIII.

DIANE, JACQUES LE NOEL, venant de droite.

DIANE.

Pardonnez-moi, monsieur; pardonnez-moi le silence que j'ai gardé vis-à-vis de vous; cette réserve qui pouvait passer à vos yeux pour de la méfiance, pardonnez-la-moi! Je serais plus qu'injuste si, au moment où vous allez vous éloigner de nous, je ne vous disais pas au moins — merci!

JACQUES, descendant en scène.

Votre père m'a remercié en votre nom, mademoiselle, — généreusement remercié!

DIANE.

Ah! vous ne voulez pas me pardonner? — Si mon père a pu vous témoigner une très-faible partie de sa reconnaissance, il m'appartient d'acquitter la dette que nous avons contractée : ce sont là de ces services qu'on ne paye que les mains vides.

JACQUES.

Mademoiselle... — je n'ai fait que mon devoir.

DIANE.

Le croyez-vous ? — Non, ce n'est pas la science seule qui m'a sauvée : en revenant à la vie, j'obéissais à un commandement plus impérieux, — plus doux aussi.

JACQUES.

Mademoiselle !

DIANE.

Oh ! laissez-moi parler encore ! J'ai bien des choses à vous dire ! — Vous ne me connaissez pas. Mes tristes jours ont duré tant de jours ! — Il faut être indulgent à ceux qui ont souffert, — il faut sourire à ceux qui pleuraient hier et qu'on a consolés !

JACQUES.

Vous me prêtez un pouvoir que je n'ai pas, mademoiselle.

DIANE.

Ah ! — Vous veniez de terminer ces préparatifs de départ ?

JACQUES.

Au moment où je m'en occupais, Julien est venu me prendre et nous avons fait une grande promenade ensemble.

DIANE.

Dans le pays ?

JACQUES.

Nous l'avons parcouru presque en entier.

DIANE.

Il est très-pittoresque, n'est-ce pas ? — Tenez, je connais un endroit charmant d'où l'on découvre toute la vallée.

JACQUES.

Ah !

DIANE.

Le presbytère.

JACQUES, s'écartant, à droite.

Le presbytère ? — Non, nous ne sommes pas allés de ce côté.

DIANE.

Ah ! — C'est tout en haut du village. Chaque jour, celui qui vit dans cette solitude, plus loin des hommes, plus près de Dieu, appelle à lui ses fidèles, — les malheureux que sa main soulage, les affligés que sa voix console. — Voici l'heure. La journée du travailleur est finie, sa journée commence ; il parle, et chacun, se découvrant, écoute. « — Écoutez : — O vous qui deviez craindre si fort pour vos filles, pauvres pères, ne craignez plus ! Cet argent que vous voyez là leur appartient, tout cet argent. Le bon Dieu est riche aujourd'hui, — et il ne demande en échange de son aumône qu'une prière pour Marie ! — Pauvres pères, vos filles sont sauvées ! » — Et les pauvres gens prient. — Vous n'êtes pas allé de ce côté, pourtant !

JACQUES.

Quoi ! vous savez ? — on vous a dit ?

DIANE.

Il fallait bien qu'on me le dît, — puisque mon cœur ne l'avait pas deviné.

JACQUES.

Oh! ne me parlez pas ainsi! — Devant votre indifférence et votre impassibilité, je pouvais avoir ce courage de rester impassible et indifférent; devant votre silence, je pouvais me taire. — Oh! ne me parlez pas ainsi! car je ne le pourrais plus, Diane, je ne le pourrais plus!

DIANE.

Ah! taisez-vous...

JACQUES.

Est-ce que cela est possible, à présent? — Pourquoi ne m'avoir pas laissé partir simplement, tranquillement? — Oh! ne craignez rien, j'obéis; ne craignez rien, je m'éloignerai, non pas demain, ce soir, tout à l'heure! — Mais, avant, vous saurez combien je vous aimais ardemment et saintement; vous saurez que je n'avais d'autre joie, d'autre rêve que de vous sentir près de moi, même altière, implacable même! — Pourquoi m'avoir montré que vous pourriez aimer, puisque vous ne m'aimez pas? — Ce retour vers moi, — oh! je le sais bien, allez! — c'est à ma bonne action que je le dois; — vous avez voulu me témoigner ainsi votre estime! — Votre estime! — à moi qui commettrais une infamie pour acheter votre amour, si je pouvais être à la fois méprisé de tous — et aimé de vous!

DIANE.

Ah!

JACQUES.

J'étais soumis, je ne demandais rien. — Je vous jure que je serais parti sans me plaindre de votre aversion et de votre mépris! — Voici quatre mois que je ne vis que par vous : ne le savez-vous pas? — Voici quatre mois que mon cœur se brise à chacune de vos paroles, et meurt lorsque vous vous taisez! — Diane, je vous aime! — Ne le savez-vous pas? — Diane, je vous aime! — Pourquoi me haïssez-vous?

DIANE.

Moi, vous haïr? — Mais c'est qu'il le croit! — Oui, je vous repoussais; oui, je voulais chaque jour m'éloigner davantage de vous. — Mais vous vous êtes imposé à moi, par tout ce qu'il y a de noble en nous, de généreux et de grand!

JACQUES.

Diane, — ah! Diane!

DIANE.

Vous m'aimez! — Cela est donc vrai que vous m'aimez — et que vous ne l'aimez plus?

JACQUES.

Que dites-vous? — Une autre, — moi!

DIANE.

Je ne vous accuse pas, Jacques.—Lorsque vous me quittiez, le soir, non pas plus irrité, mais plus triste, quelle était cette consolation que vous trouviez là? — (Elle passe près du pavillon.) Elle était donc toujours affectueuse et bonne sans cesse, celle dont vous évoquiez ainsi le souvenir, —celle dont vous relisiez les lettres après m'avoir quittée?

JACQUES.

Ah! — vous avez cru?

DIANE.

Je me trompais; ces lettres, ce sont quelques-uns de vos amis qui les avaient écrites?

JACQUES.

Non! — c'est une femme, une femme aimée, aimante entre toutes; non, vous ne vous trompiez pas. — Et ce sont elles qui vous rendaient méfiante? — et ce sont elles qui nous séparaient? — Ah! (Il se dirige tout à coup vers le pavillon.) je vais vous les montrer toutes. Des lettres d'amour, — est-ce qu'elles sont à moi!

DIANE, le retenant.

Ah! je vous le défends!

JACQUES.

Vous doutez de mes paroles, — je le vois bien dans votre regard. (Il fait quelques pas.) Vous ne douterez plus!—Ces lettres ne m'ont jamais été adressées; elles m'avaient été confiées. Je vous dirai...

DIANE.

Dites-moi encore que vous m'aimez!

JACQUES.

Diane! (Il s'agenouille.)

DIANE.

Vos lettres? — Qu'est-ce que cela me fait, vos lettres! — Je vous aime!

JACQUES.

Ah! c'est trop! c'est trop!

DIANE.

Jacques! (Après avoir regardé.) Mon père!

SCÈNE XIV.

DIANE, JACQUES, LE COMTE, GABRIELLE, JULIEN.

LE COMTE, à Jacques.

Mon cher Jacques, vous êtes libre; — j'avais ce matin, l'espoir de vous appeler bientôt mon fils,—il ne me reste plus, à présent, qu'à vous prier de me conserver le titre d'ami; — vous n'en aurez pas de plus dévoué, Jacques.

Digitized by Google

JACQUES.

Monsieur le comte!

DIANE.

Allons, Diane, te voilà contente? — Ceux que j'aime s'éloignent petit à petit de nous : Jacques aujourd'hui; dans quelques jours, ce sera Julien, — et tandis que tu travailleras avec Gabrielle, que vous broderez, que vous ferez de la musique ensemble, je resterai seul, dans mon coin, ou je me promènerai sans personne qui me donne le bras. (Il s'assied.) Sois contente, — il part!

DIANE, regardant tour à tour Jacques et le comte; puis, après un court silence, à Jacques.

Vous avez entendu? — Allons, Jacques, donnez le bras à notre père!

JACQUES.

Ah! (Il va au comte.)

LE COMTE.

Comment! — Que signifie?

DIANE.

Cela signifie — que vous ne vous promènerez plus seul!

LE COMTE.

Mon enfant! — ma chère enfant!

GABRIELLE, allant à elle, en tournant au fond.

Ah! Diane!

JULIEN.

Eh bien, qu'est-ce que je vous disais tout à l'heure, mon parrain?

LE COMTE, riant.

C'est vrai. — Tu connais les femmes, toi!

JULIEN.

J'en ai beaucoup entendu parler!

ACTE TROISIÈME.

Un riche et grand salon : au milieu, une grande table recouverte d'un tapis et entourée de chaises; ameublement élégant, cheminée; glaces, portes au fond.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

JACQUES, puis LE COMTE, venant du fond.

(Jacques est assis devant la table, et met en ordre des papiers placés en face de lui.)

LE COMTE, entrant par le fond.

Je vous dérange, Jacques?

JACQUES, qui s'est retourné au bruit de la porte, se levant.

Nullement, monsieur le comte.

LE COMTE.

Hein?

JACQUES.

Nullement, mon père... (Souriant.) Vous ne me dérangez pas.

LE COMTE.

Enfin! on a du mal avec vous! — Je n'ai pas pu vous serrer la main hier soir, vous êtes revenu si tard! — Tout le monde était rentré, je parie?

JACQUES.

Tout le monde? — Pas tout à fait.

LE COMTE.

Ah! oui, je sais. — Cette folle de Gabrielle! Ce n'est pas votre personne, au moins, qu'elle attendait avec tant d'impatience; mais bien les mille commissions dont vous étiez chargé. — Et si Diane a également veillé, c'est, j'en suis sûr, pour lui tenir compagnie; elle est gâtée cette Gabrielle! — Voyons, qu'avez-vous fait à Paris pendant ces dix jours?

JACQUES.

Dès mon arrivée, je suis allé remettre les commandes que mademoiselle Gabrielle me confiait, et presser celles dont elle avait envoyé la liste elle-même, avant mon départ. Puis j'ai couru embrasser mon père... (Tendant la main au comte.) L'autre! — Je lui avais à peine écrit depuis mon installation ici; il me croyait au bout du monde, je ne sais où; aussi, lorsqu'il me vit si joyeux, quand il eut appris ce mariage

inespéré, providentiel, son regard se troubla, et comme je pleurais en parlant, malgré moi, nous nous embrassâmes tout en larmes. — Ah! l'on n'a jamais sangloté d'aussi bon cœur!

LE COMTE.

Quel enfant vous êtes! Est-ce qu'on pleure dans ces moments-là? (S'essuyant les yeux.) Pourquoi ne vous a-t-il pas accompagné?

JACQUES.

Il le devait; mais je crains pour lui la moindre fatigue. Mon père n'est plus jeune. — D'ailleurs, je l'ai trouvé un peu souffrant, et lorsque je lui proposai de remettre la célébration jusqu'à son entier rétablissement, il me renvoya presque en colère, sans rien vouloir entendre!

LE COMTE.

Notre premier voyage sera en son honneur. C'est bien le moins que les jeunes gens se dérangent! — Et vous êtes heureux, Jacques?

JACQUES.

Heureux!

LE COMTE.

Bien vrai?

JACQUES.

Tenez, je crois vivre dans un rêve. Je ferme les yeux comme un enfant qui tremble d'être réveillé brusquement. Oh! oui, je suis heureux, — bien heureux!

LE COMTE.

Poltron! Allons, ouvrez les yeux! — Aujourd'hui la signature de l'acte de mariage, et la célébration à l'église!

JACQUES.

Aujourd'hui!

LE COMTE.

Vous êtes dans la salle où cette signature aura lieu, en pleine mairie! — Doutez-vous encore?

JACQUES.

Ici?

LE COMTE.

Ici même. — Cela vous étonne? Parisien! — Pourquoi ne me demandez-vous pas aussi à quel arrondissement on vous mariera? Mais, mon cher Jacques, nous habitons La Ferté, un hameau! Peut-être en cherchant longtemps, finirait-on par découvrir une mairie, — je ne le garantis pas. Contentez-vous de savoir que M. le maire de La Ferté, Antoine Renaud, le meilleur de mes fermiers, existe, lui, et qu'il entrera dans ce salon, à onze heures précises. Toutes les formalités ont été remplies, et pourvu que vous signiez en sa présence sur

les registres de l'état civil, à La Ferté comme à Paris, la loi n'en demande pas davantage.

JACQUES.

Je n'ai pas l'intention de me montrer plus exigeant qu'elle!

LE COMTE.

C'est fort heureux! — La lecture de l'acte sera faite toutes portes ouvertes, en présence de qui voudra venir. — Je vous laisse, mon cher Jacques, mais pas pour longtemps. (Après avoir regardé la pendule.) Vous n'avez plus qu'une heure et demie à vous.

JACQUES.

Qu'ai-je besoin d'un si grand espace de temps?

LE COMTE, indiquant les papiers qui sont sur la table.

Et cela? — Je ne distingue pas les caractères, mais leur disposition, le format du papier indiquent une écriture menue, féminine. Il faut quelques instants pour relire attentivement et jeter au feu — avec réflexion!

JACQUES, souriant.

Je vais me contenter de mettre sous pli, — sans réflexion aucune, je vous jure! — et de cacheter.

LE COMTE.

Ah! vous renvoyez? — De mon temps, on brûlait; — affaire de mode!

JACQUES.

Comment?

LE COMTE.

Affaire de mode! — Ah! les épaves de la jeunesse, les souvenirs qu'on avait oubliés au fond d'un tiroir et qui nous tombent sous les yeux, par hasard, au moment où l'on y pensait le moins! — Ne vous excusez pas, Jacques, nous avons tous passé par là, puisque nous avons tous eu vingt ans! Le père n'a rien vu, — mais si vous voulez un conseil d'ami, — brûlez! (Fausse sortie.)

JACQUES.

Votre conseil sera transmis, mon père.

LE COMTE.

Transmis? — J'ai fait fausse route!

JACQUES, s'approchant du comte.

Oui et non. — Il y a six à sept mois, un de mes amis, Georges Aubry, en s'exilant de France, me laissait, le matin même de son départ, une enveloppe cachetée qu'il me priait de remettre moi-même à son adresse. Je promis. A la date indiquée par lui, le jour où je devais m'acquitter de ma mission la personne qu'elle concernait était mourante; lorsque j'arrivai près d'elle, elle était morte! — J'écrivis immédiatement à mon ami; — pas de réponse. J'écrivis une seconde lettre; — rien! — Et l'enveloppe était là sur ma table, toujours là! Je ne

pouvais déranger un papier, un livre, sans la voir apparaître aussitôt ainsi qu'une énigme, ainsi qu'un défi! — Les semaines s'écoulaient; — rien! Mais, un soir, comme je la tenais dans ma main, machinalement, je me rappelai tout à coup les dernières paroles de Georges : « — Celle dont j'ai écrit là le nom et l'adresse n'est pas directement intéressée aux papiers contenus sous ce pli; mais elle les fera parvenir. » — Ce fut un éclair! Je rompis le cachet : — des lettres, — des lettres encore s'éparpillèrent devant moi! Je courus à la signature, — je cherchai une date : pas de date, — des initiales! — J'en pris une, — puis une autre, au hasard. Là, cette phrase; — ici, la page tout entière! — Je lisais. — Il ne fallait qu'un mot, qu'un indice, quelque faible qu'il fût. Le jour vint, je lisais; — le jour s'écoula, je lisais! — Et moi qui n'avais jamais songé à l'amour que pour le nier, moi dont le cœur, dédaigneux jusqu'alors des joies, des tendresses de l'affection partagée, n'avait battu pour personne; moi qui n'avais jamais aimé, enfin, — j'aimais! j'aimais! — J'étais ainsi qu'un amant jeune, enthousiaste, qui lit, enivré de son premier amour, les lettres de sa première maîtresse! Éperdument épris de cet esprit et de ce cœur, — j'aimais, j'adorais une ombre!

LE COMTE.

Quel roman me contez-vous là, Jacques?

JACQUES, *indiquant les lettres.*

Le voilà, ce roman! — Je fus transporté dans une autre vie, qui n'avait rien des sécheresses ni des banalités de la nôtre. Et lorsque je fus appelé par vous, quand je connus Diane, elle m'apparut comme la réalité du rêve dans lequel je vivais, et il me sembla qu'en se donnant dès le premier jour à cet être immatériel pour moi, c'était à Diane que mon cœur s'était donné! — Ces lettres me disaient : — Aimez-moi! — (*Allant à la table.*) Qu'en ferais-je aujourd'hui? Diane m'a dit : — Je vous aime!

LE COMTE.

Vous avez raison, Jacques, il ne faut pas les garder plus longtemps; — mais comment les ferez-vous parvenir à votre ami?

JACQUES.

Par sa sœur, qui habite Étampes, et qui s'est mise à ma disposition pour les envois que j'aurais à faire. — Je lui écrivais au moment où vous êtes entré.

LE COMTE.

Achevez votre lettre; nous ferons porter le tout dès que vous aurez terminé. Achevez votre lettre, Jacques, je crains que Diane n'entre!

JACQUES.

Vous craignez?

LE COMTE.

Mon enfant, les femmes qui nous aiment sont jalouses, même d'une ombre!

GABRIELLE, dans la coulisse.

Dans le salon? — Viens, Diane!

JACQUES, à un mouvement du comte.

Elle peut entrer! (Il referme le buvard.)

SCÈNE II.

JACQUES, LE COMTE, DIANE, GABRIELLE.

GABRIELLE, amenant Diane par la main.

Allons, venez, mademoiselle, venez vous faire admirer!

DIANE, en costume de mariée.

Ce n'est pas moi, flatteuse, — c'est ton œuvre que tu veux qu'on admire!

LE COMTE.

Son œuvre? (Il passe près de Diane.) Je t'en félicite, Gabrielle! (A Jacques.) Cette toilette est ravissante, n'est-ce pas? (Allant embrasser sa fille. A Gabrielle.) Si tu veux t'établir dans le pays?

GABRIELLE.

Oh! je n'ai fourni que les idées, les dispositions, et donné quelques coups d'aiguille par-ci, par-là. — Est-ce drôle? Le mois dernier, j'étais garde-malade; aujourd'hui, je suis couturière : je fais tous les états! — Vous n'avez rien dit, monsieur Jacques?

DIANE.

M. Jacques ne paraît pas ébloui du tout, je t'en préviens.

JACQUES.

Diane!

GABRIELLE.

Oui, oui, monsieur pense que tu es toujours bien, toujours jolie. Il y a du vrai; — cependant, une toilette pareille vaut, je crois, un compliment. Moi, d'abord, je la trouve délicieuse; tu entends? — Et maintenant, laissons-les; nous n'avons pas fini ensemble. Et le voile? et le bouquet? et la couronne, ma chère petite reine? — Allons, viens, viens!

JACQUES, passant à droite.

C'est à peine si vous venez d'entrer. (A Diane.) Je vous demande cinq minutes encore! (Il se dirige à droite.)

GABRIELLE, près de la porte, à droite.

Comment?

DIANE.

Rien que cinq minutes! (A Gabrielle.) Permets-tu?

GABRIELLE.

Non, c'est trop, — c'est trop peu; — je t'en accorde dix!

LE COMTE.

Donne-moi le bras, Gabrielle, je vais te montrer ma toilette; — car j'en ai une aussi, moi! — un habit noir, mais d'un noir superbe. — Donne-moi le bras! — (Ils sortent à droite, deuxième plan.)

SCÈNE III.

JACQUES, DIANE.

JACQUES.

Je vous remercie, Diane, de m'avoir accordé ces quelques instants.

DIANE.

Vous croyez donc que je serais sortie comme cela, sans rien dire? Je ne vous ai pas vu du tout, moi! — Bonjour, Jacques! (Elle lui tend la main.) Vous avez quelque chose à m'annoncer?

JACQUES.

Quelque chose à vous demander, Diane. (Il la fait asseoir à gauche.)

DIANE.

Ah! c'est bien mieux: merci, Jacques. — Un grand service? Vous vous taisez!

JACQUES.

Diane!

DIANE.

Vous détournez la tête! — Et je riais, moi. — Mais qu'est-ce donc? — Vous ne m'aimez plus?

JACQUES.

De toute mon âme!

DIANE.

Parlez maintenant, je n'ai rien à craindre. — Savez-vous que voilà bien longtemps que vous êtes absent? Nous nous sommes quittés le lendemain du jour où mon père vous appelait son fils pour la première fois, et ce n'est qu'hier, hier soir, qu'il vous a plu de reparaître! — Il est fort heureux, avouez-le, Jacques, que votre cœur soit de ceux qui ne changent pas, puisque mon père a voulu que notre mariage eût lieu irrévocablement à la date qu'il avait fixée lui-même.

JACQUES.

Votre père a voulu, Diane?

DIANE.

Vous savez bien que je suis une enfant gâtée, et qu'il n'a

d'autre volonté que la mienne. — Je vous attendais avec cette impatience sans fièvre qui est le propre des cœurs sincèrement confiants; je ne pleurais pas en comptant les heures qui nous séparaient : je comptais, en souriant, les jours que nous allions passer ensemble. — Je ne pleurais pas; — les larmes sont faites pour celles qui disent : — Reviendra-t-il? — et mon cœur savait bien, lui, que vous reviendriez!

JACQUES.

Chère Diane!

DIANE.

Mais vous devez me parler de choses très-graves. — Vite, monsieur, vite; — vous n'avez plus que trois minutes!

JACQUES.

Ma chère Diane, mon cher bien! — vous m'aviez entraîné si loin de cette terre avec votre parole souriante, que je tremble, moi, en vous y ramenant. — Et de quoi vais-je vous parler? — d'argent et de contrat, — de prose? — O mon poëte aimé, pardonnez-moi! (S'agenouillant.)

DIANE.

Jacques!

JACQUES.

Comprenez bien ce que je veux, ce que je vous demande à genoux! — Dans une heure, nous serons mariés, c'est-à-dire, l'un à l'autre pour toujours. Une semaine encore, et nous partirons tous deux. Je vous emmènerai loin de ce calme et de cette solitude, là-bas où je combats, où je lutte, moi, l'homme pauvre dont vous avez daigné faire un homme heureux! — Mais je ne veux emporter que vous! — Ce luxe, auquel vous êtes habituée, je veux que vous ne le deviez qu'à mon travail; je veux que la moindre de vos fantaisies, que chacun de ces riens qui font plus belles les femmes aimées, soit acheté d'une journée de ma vie. — Nous nous éloignerons d'ici, en nous tenant par la main, — et la main vide! — Réfléchissez, avant de répondre, avant d'accepter, Diane; mais, quelle que soit votre détermination, je vous jure de la respecter, et, selon que vous déciderez, — ou je serai riche par vous, — ou vous ne tiendrez votre bonheur que de moi seul.

DIANE.

Ma détermination! — Oubliez-vous déjà que je vous aime? — C'est ma détermination que vous attendez? — Si je consens à abandonner un peu de fortune, à posséder moins d'argent, c'est cela que vous comptiez me demander? Ah! Jacques, — rien que cela!

JACQUES.

Diane! Diane! — vous n'avez plus rien, songez-y?

DIANE.

Menteur! j'ai votre amour! — Ma volonté sera toujours la

vôtre, vous êtes le maître en tout; aimez-moi, Jacques, aimez-moi d'une affection inaltérable, voilà l'unique richesse dont j'ai besoin !

JACQUES.

Ah! Diane, vous le voulez?

DIANE.

Je veux que Gabrielle ne me gronde pas. Les dix minutes sont écoulées, monsieur!—Allons, dites adieu à mademoiselle Diane de Valneuil!

JACQUES, la conduisant vers la porte.

Je vous attends, madame!

DIANE.

Ah! Jacques! hier, je n'étais que riche; — je suis heureuse, aujourd'hui! (Elle sort à droite, premier plan.)

SCÈNE IV.

JACQUES, JULIEN, puis BENOIT.

JACQUES, seul.

Ah! elle, ma femme! ma femme!—Reprends vite tes lettres, mon pauvre Georges! (Il s'installe devant la table, et parcourt les papiers.)

JULIEN, entrant par le fond.

Peut-on entrer?

JACQUES.

Tiens! c'est toi? — Comme te voilà beau! cravate blanche, habit noir tout neuf!

JULIEN.

Ah! tout neuf! il fait cet effet-là, au jour; — c'est mon petit numéro 4.

JACQUES.

Ah! tu les numérotes? (Tout en parlant, il met les lettres sous enveloppe, cachette, etc.)

JULIEN.

Toujours: ils sont accrochés par rang d'âge, et chacun d'eux a ses fonctions spéciales: — N° 1, habit de soirée, à demi ajusté, les entournures faciles, ce qui permet d'enlacer sa danseuse avec grâce; — n° 2, habit d'enterrement, un peu étriqué, les entournures pénibles, ce qui donne l'air triste; — n° 3, habit d'affaires, très-ample, de grands revers qu'on boutonne, ce qui donne l'air grave; — n° 4, habit de mariage, très-juste, rembourré aux endroits faibles, et dessinant les formes, après les avoir corrigées, ce qui donne l'air — à marier! (S'examinant.) Hein? quel dessin! — Mais regarde moi? encore? Eh bien, tu peux te vanter d'avoir joliment rajeuni depuis quinze jours!

JACQUES, se levant et allant à Julien.

N'est-ce pas?

JULIEN.

Ça te réussit, le bonheur!

JACQUES.

Ah! j'ai vingt ans, Julien! — C'est ma jeunesse qui commence! — Et lorsque je revois, dans mon passé, le Jacques que j'étais hier, grave, pâle, écrivant, cherchant, fouillant, — je suis tenté de ne plus le reconnaître, — ce jeune homme vêtu de noir, — qui me ressemble comme un frère. — (Se levant.) Du Musset, Julien! moi qui n'avais jamais cité que Bichat! — Tiens, il me semble que tout tourne devant mes yeux. Tiens! il me semble que je suis ivre!

JULIEN.

C'est la joie qui te monte à la tête, buveur d'eau! — Je comprends ces secousses, ce bouleversement complet de ta vie; tu n'y avais pas réservé de place à l'amour.

JACQUES.

Ah! il s'en est fait une, va! — Pouvais-je y croire avant d'être venu ici? Pouvais-je espérer qu'un tel rêve se réaliserait? — Si je ne venais pas de quitter Diane, — moque-toi, Julien! — je n'y croirais pas encore! (S'asseyant à gauche.) Ah çà! voyons un peu, Julien, — et toi? — Tu ne cherches donc plus à te marier?

JULIEN.

Non!

JACQUES.

Ah!

JULIEN.

J'ai trouvé.

JACQUES.

Ici?

JULIEN.

Là-bas, — lors de mon dernier voyage.

JACQUES.

Et tu n'en disais rien! C'est sérieux, cette fois? — Ah! je ne m'y fie guère. — Voilà le dixième mariage, au moins, que tu projettes?

JULIEN.

Le dixième! — comme tu y vas! — C'est le vingtième, — et le dernier.

JACQUES.

Bravo! — Un mariage d'amour, je parie? — Il y a longtemps que tu connais ta fiancée?

JULIEN.

Je ne lui ai parlé que deux fois : — la première, c'était à une

soirée intime. Elle m'offrait une tasse de thé : « — Très-sucré, monsieur? — Très-sucré, mademoiselle. — Un peu de crème, monsieur? — Un nuage, mademoiselle! » — La seconde, c'était à une soirée intime. Elle m'offre une... — Je crois que nous serons heureux!

JACQUES, avec un peu de reproche.

Julien!

JULIEN.

Quoi? Je ne suis pas un homme romanesque, moi! Je ne me marie pas parce que j'aime; je me marie parce que j'ai trente-cinq ans, et qu'on doit être marié à cet âge-là, quand on est un honnête homme,—comme on doit être rentré à onze heures, quand on est un citoyen paisible.

JACQUES.

C'est-à-dire que tu vas faire un mariage de raison et d'argent?

JULIEN.

O pléonasme! — Oui, mon cher Jacques, un mariage de dot, — avec diverses espérances qui habitent la province.

JACQUES.

Et quel âge?

JULIEN.

L'âge des espérances! soixante-cinq, soixante-neuf et quatre-vingt-deux! Je ne dirai pas qu'on m'a promis un typhus pour dans six mois, mais... — je crois que nous serons heureux!

JACQUES, se levant.

Je te demande l'âge de ta future?

JULIEN.

Pardon! — Oh! elle est jeune, jeune — comme les rues! on peut dire ça aujourd'hui! — et jolie, et poétique! « — Un peu de crème, monsieur? — Un nuage, mademoiselle! » — Mais tu la connais de nom, sans doute? Mademoiselle Didier, la fille d'un des plus habiles manieurs d'or, du plus orgueilleux banquier de France. On dirait qu'il sort de la caisse de Jupiter! — Bah! on n'épouse pas la famille, — pas encore!

JACQUES.

J'avais peut-être rêvé tout autre chose pour toi, mais puisque tu as choisi, mon amitié doit se déclarer satisfaite. — Tu as déjà fait connaître tes intentions à M. de Valneuil?

JULIEN.

Oh! nous ne sommes pas si avancés! — J'attends leur réponse.

JACQUES.

Leur réponse! — La réponse de qui?

JULIEN.

De mes cinq amis! — Oh! tu ne peux pas me comprendre,

toi qui, à l'École de médecine, n'as jamais eu que des camarades!

JACQUES.

Camarades, amis : — je ne vois pas la différence.

JULIEN.

Elle est énorme, voilà tout. Si l'on te montrait un chapeau noir et un chapeau gris, répondrais-tu encore : — Je ne vois pas la différence? — Morbleu! il faut la voir! — Un ami, c'est un camarade qui nous aime; — un camarade, c'est un ami qui ne nous aime pas.

JACQUES.

Oui, je sais qu'il est de mode aujourd'hui de les traiter fort cavalièrement; mais vous aurez beau faire, — les camarades ont leur utilité.

JULIEN.

Et les épidémies, donc! — Moi, je ne compte que cinq amis; mais jamais je n'ai rien entrepris, mais jamais je n'entreprendrai rien sans les consulter. — Jacques, que dis-tu de cette façon de comprendre l'amitié?

JACQUES.

Que puis-je dire? — Tu m'as relégué au rang des amis qu'on ne consulte pas!

JULIEN.

A qui la faute? Tu t'es toujours scrupuleusement abstenu de me conseiller, — et, dans ce siècle d'actionnaires, les conseils, mon cher Jacques, ce sont les dividendes de l'amitié. Exemple : il y a trois mois, je veux acheter certain cheval longtemps convoité; je conduis mes cinq oracles chez Latry: on amène un superbe alezan. « — Voyez, leur dis-je, examinez! Latry demande trois mille francs, j'offre deux mille cinq cents, et il accepte. Dois-je acheter? » Après l'avoir tourné et retourné, — ce sont des connaisseurs, — mes amis répondent : « Oui, » — d'une seule voix.

JACQUES.

Tu achètes?

JULIEN.

L'an dernier, on me propose l'acquisition d'un petit chalet à Auteuil. J'assemble mon conseil, et, malgré la modicité du prix, chacun déclare qu'il ne devra pas être donné suite aux projets d'achat. La maison est mal située, — humide, — malsaine; — ce serait placer mes fonds en rhumatismes, — toute la kyrielle, enfin!

JACQUES.

Tu n'achètes pas?

JULIEN.

J'achète immédiatement, — et ce qui m'avait coûté vingt mille francs m'en rapporte quarante mille, — six mois après,

le chalet ayant été exproprié pour cause — d'expropriation. — Et de un! — Reste le cheval! Ils avaient dit: — Oui. — Je laisse le cheval au marchand, et le surlendemain, il se couronne en pleins Champs-Élysées. — Et de deux! — Aussi, ma loi est immuable: — Ne faites jamais rien sans consulter vos véritables amis; seulement, — seulement faites toujours tout le contraire de ce qu'ils vous auront conseillé. — Et tu dois voir par ces deux petits échantillons que je ne m'en suis pas trop mal trouvé jusqu'à présent.

JACQUES, *remontant*.

Allons, tu te moques de moi! — Quelle folie!

JULIEN.

Folie tant qu'il te plaira! — mais j'ai connu tant de gens raisonnables qui avaient gâché leur existence, — qu'il me prend fantaisie de voir si les fous n'auront pas la main plus heureuse; — et je pousserai l'épreuve jusqu'au bout! — Si mon tribunal consulté répond: — Marie-toi, — je reste garçon; — s'il me répond...

UN DOMESTIQUE, *entrant par le fond, un plateau à la main*.

Des lettres pour monsieur.

JULIEN.

Donnez! (*Le domestique sort.*) Tu vois: — nº 1, — nº 2, — nº 3, — nº 4 et — nº 5.

JACQUES.

Un numéro de plus que pour les babits! — Tu hésites? — Je comprends, — l'émotion.

JULIEN.

Oui, l'émotion, — et cette diable de cire! Ah! (*Lisant la première lettre qu'il vient de décacheter.*) « Mon cher ami, mademoiselle Didier t'aime, » (*Prenant la deuxième lettre et lisant.*) « Et tu hésites? — » (*Troisième lettre, même jeu.*) « Si j'étais à ta place » (*Quatrième lettre, même jeu*) « Je serais marié » (*Cinquième lettre, même jeu.*) « Dès ce soir! » (*Après avoir lu.*) Unanimité. (*Il va à la table, prend une plume, une feuille de papier et va commencer à écrire*)

JACQUES.

Julien!

JULIEN, *écrivant*.

« Mon cher monsieur Didier, c'est avec le plus profond regret... »

JACQUES.

Mais tu n'as aucune raison à lui donner?

JULIEN.

Aucune! — Je vais mettre par des raisons de famille.

JACQUES.

A tout à l'heure!

JULIEN ; il écrit.

« C'est avec le plus profond regret... » (Il s'enfonce dans sa lettre et ne s'occupe plus des personnages. Benoît entre.)

BENOIT, vient de droite, à Jacques.

M. le comte fait demander à monsieur s'il peut me remettre la commission qui doit être portée, ce soir, à Étampes?

JACQUES.

Est-ce vous qu'on y envoie ?

BENOIT.

Non, monsieur, — c'est Jean, le valet de chambre de M. le comte.

JACQUES.

Bien ! — je vais lui parler. (Il sort à droite.)

JULIEN, reprenant.

« Que par des raisons de famille... »

SCÈNE V.

JULIEN, BENOIT.

JULIEN, sans lever la tête.

Benoît!

BENOIT, rangeant des fauteuils, à gauche.

Monsieur?

JULIEN.

Attends, j'ai une lettre pour le courrier.

BENOIT.

Ah! monsieur, quel grand jour! — tout le pays est en l'air pour ce mariage. Nous avons d'abord l'orphéon de La Ferté qui doit exécuter divers morceaux choisis.

JULIEN.

Ah!

BENOIT.

Rien de plus imposant! — Les orphéonistes, monsieur, ce sont...

JULIEN, écrivant.

Les gardes nationaux de la musique.

BENOIT.

Ah! — Ensuite, un bal qui sera de toute beauté, si j'en juge par le nom des invités. (Présentant une liste à Julien.) Monsieur désire-t-il jeter un coup d'œil sur la liste?

JULIEN.

Plus tard! — plus tard! — Tu vois bien...

BENOIT, contemplant la liste.

Les plus beaux noms de France! la haute noblesse! — Il y a sans doute, çà et là, quelques taches — des bourgeois, des millionnaires — mais, dans le nombre! (Lisant:) M. le duc de Trelles, M. le marquis de Blangemont-Saint-Paul, M. Ribourg. — Connais pas! M. Germier. — Connais pas! — M. le comte de Montormel! — Ah!

JULIEN.

Voilà! (Se levant.) Benoît! (Le considérant.) Il est parti! (S'approchant.) Monsieur Benoît!

BENOIT.

Monsieur?

JULIEN.

La belle soirée! (Indiquant la liste.) Tout cela à lancer! — et de plus quelques gratifications des mariés et du châtelain, n'est-ce pas?

BENOIT.

En tout, monsieur, cent écus pour ma part, c'est un prix fait, comme...

JULIEN.

Comme pour les petits pâtés? — Cent écus! tu peux dire comme les gros! — La maison est bonne, à ce que je vois?

BENOIT.

Admirable, monsieur; — aussi, j'espère bientôt pouvoir vivre à l'étranger, dans un petit pays où j'aurai acheté le droit de porter une petite particule et un petit titre. J'économise pour cela, monsieur, et ayant commencé domestique, — je finirai honnête homme!

JULIEN.

Mais j'espère bien que tu cherches à concilier les deux!

BENOIT.

Impossible, monsieur!

JULIEN.

Impossible! — Voilà de la franchise, au moins. — Qu'entends-tu donc par un honnête homme?

BENOIT.

Un homme noble, monsieur!

JULIEN.

Tu as raison, mon ami. — Je te prie de me faire jeter cette lettre à la poste? (Benoît s'incline et sort.)

Digitized by Google

SCÈNE VI.

JULIEN, LE COMTE, LE MAIRE DE LA FERTÉ, M. DE VILLIERS, puis JACQUES, DIANE, GABRIELLE, puis PAYSANS, PAYSANNES, LE DOCTEUR MICHELIN, DOMESTIQUES.

LE COMTE, entrant avec le maire et M. de Villiers; au maire.

Vous arrivez en avance, mon cher Renaud; mais personne ne s'en plaindra ici. (Au témoin, présentant Julien.) Monsieur de Villiers: mon filleul, monsieur Julien de Blézieux, (Ils s'inclinent.) notre second témoin.

JULIEN, au maire.

Bonjour, monsieur Renaud.

LE MAIRE.

Monsieur! (Ils se serrent la main. — Un domestique apporte les deux registres de l'état civil qu'il dépose sur la table.)

LE COMTE, au domestique.

Que toutes les portes soient ouvertes! (Le domestique va ouvrir les trois portes du fond.) Ah! mon cher Renaud; — monsieur le maire, je vous présente mes enfants! (Jacques entre par le fond; le comte va au-devant de Diane; Gabrielle entre de droite; ils s'inclinent en passant près du maire qui est placé à la table. — Tout le monde s'assied. Gabrielle est près de Julien.)

LE MAIRE.

Quels sont les témoins, monsieur le comte? (Les domestiques et Benoît paraissent.)

LE COMTE.

M. de Villiers, M. Julien de Blézieux, M. le docteur Michelin et moi.

JACQUES, au maire.

M. le docteur Michelin a été appelé en toute hâte à Favrelles, mais il promet d'être de retour ici pour la signature, et vous prie, monsieur, de l'excuser. (Jacques va rejoindre Julien; Diane et Gabrielle vont saluer les invités au fond et se retrouvent à gauche. Des paysans, des fermières paraissent au fond et écoutent.)

LE COMTE.

Monsieur le maire! (Il le fait asseoir près de la table, à l'extrême droite.) Benoît! Joseph! des siéges! — vite, vite! (A Diane.) Allons, mon enfant! (Il la fait asseoir.) Jacques?

LE MAIRE, s'asseyant à la table.

Asseyez-vous.

JULIEN, bas, à Gabrielle.

Écoute!

LE MAIRE.

Toutes les formalités voulues ayant été remplies, toutes les

pièces requises fournies sans qu'aucune opposition ait été formée à votre projet d'union, — puisque vous connaissez les droits et les devoirs qu'entraîne cette union, répondez. (Les futurs se lèvent.) Vous d'abord, André-Jacques Le Noël, consentez-vous à prendre pour femme Marie-Diane de Valneuil?

JACQUES, en s'inclinant.

Oui, monsieur!

LE MAIRE.

Et vous, Marie-Diane de Valneuil, consentez-vous à prendre pour époux André Jacques Le Noël?

DIANE, s'inclinant.

Oui, monsieur.

LE MAIRE.

Bien. En vertu des pouvoirs que la loi nous confère, nous déclarons que vous êtes dès aujourd'hui unis par le mariage.

JULIEN, à Gabrielle.

Retiens ceci, Gabrielle : — La femme doit obéissance à son mari!

GABRIELLE.

Oui, la femme doit, — mais c'est le mari qui paye!

LE MAIRE.

Je vous invite maintenant, ainsi que vos parents et vos témoins, à signer l'acte transcrit sur ces registres. A vous, monsieur Le Noël; voici la plume, signez! (Jacques traverse le théâtre, prend la plume et signe successivement les deux registres.)

LE COMTE, embrassant Diane.

Chère fille!

JACQUES, après avoir signé, présentant la plume à Diane.

A vous, Diane! — (Musique. — Diane s'avance vers la table, signe et retourne à Gabrielle.)

JACQUES, à part.

Diane! — Cette écriture? C'est impossible!

LE MAIRE.

Monsieur le comte, messieurs! (Le docteur Michelin entre par le fond.)

LE COMTE.

Arrivez donc, mon cher monsieur Michelin.

LE DOCTEUR.

J'ai mille pardons à vous demander, monsieur. (Il salue et va signer.)

GABRIELLE.

Diane, tout le monde signe. — excepté moi! Elle n'a rien à faire ici, la petite fille! — Mais, entends-tu les cloches? Là-bas elle pourra prier pour ton bonheur! — et je signerai!

LE COMTE, au maire.

Votre main à madame Le Noël, Renaud; Julien et Ga-

brielle! — Allons, Jacques, allons, messieurs, on nous attend à l'église! (Tout le monde se dirige vers le fond. Le maire en tête, donnan la main à Diane; Gabrielle au bras de Julien, puis M. de Villiers et le comte.

JACQUES, seul,

Non! encore une fois, non! — c'est impossible! — cette écriture... (Il s'élauce vers les registres.) Je ne me trompe pas, pourtant! — ce sont bien les mêmes caractères! (On vient reprendre les registres.) La forme est la même! (Avec désespoir.) Je ne me trompe pas, pourtant! — Ces lettres! c'est Diane qui les aurait écrites? — La femme abandonnée par Georges, ce serait Diane? Diane, sa maîtresse! — Ah! je deviens fou! je deviens fou! (Il tombe anéanti sur une chaise.)

— — —

ACTE QUATRIÈME

Le théâtre représente un boudoir : porte au fond, portes latérales, deuxième plan, à droite, et premier plan, gauche; croisée, premier plan, à droite; cheminée, deuxième plan, gauche; canapé à gauche; lampes allumées sur la cheminée.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

DIANE, MARCELINE.

MARCELINE, fermant la fenêtre.

Oui, madame, ce sont les dernières voitures qui s'éloignent. — Quel beau bal!

DIANE, apercevant Jacques.

Jacques! — Va, va! (Marceline sort à gauche, premier plan.)

SCÈNE II.

DIANE, JACQUES, venant par le fond.

DIANE.

Venez, là, monsieur, que je vous gronde! (Elle le fait asseoir à droite, et s'assied sur un tabouret près de lui.) Quoi! toute cette longue soirée sans une parole, sans un regard presque? — Songez donc : je n'ai pas pu vous dire une seule fois combien j'étais heureuse, combien je vous aimais! (Voyant sa pâleur.) Qu'avez-vous?

JACQUES.

Moi? — Rien. (Il détourne la tête.)

DIANE.

Rien, — et vous vous détournez!

JACQUES.

Je vous assure...

DIANE.

Oh! je sais lire dans vos yeux! ils ne me mentent jamais. — Qu'avez-vous, Jacques?

JACQUES.

Diane, que puis-je avoir? — Ne suis-je pas heureux, moi aussi? — Tout ce que j'avais souhaité, ardemment souhaité, ne se réalise-t-il pas? Mon cœur a-t-il encore quelque chose à demander, aujourd'hui que vous êtes ma femme, — aujourd'hui que la jeune fille respectée de chacun, pure, loyale...

DIANE.

Comme vous dites cela!

JACQUES.

Et vous, — aujourd'hui que rien ne peut plus nous désunir, — aujourd'hui que vous portez mon nom; — et vous, n'avez-vous rien à me dire?

DIANE.

Moi, Jacques! — A quel propos?

JACQUES.

Vous n'avez aucune confidence à me faire? — Cette souffrance que j'ai combattue à votre chevet, ce mal que j'ai su vaincre, c'est une cause physique qui l'avait fait naître? — Ce n'est pas votre cœur, non, ce n'est pas votre cœur qui souffrait?

DIANE.

Jacques... — que se passe-t-il en vous?

JACQUES.

Ne gardez-vous pas dans votre cœur quelque grand secret longtemps retenu? — Les jeunes filles ne savent parfois à qui se confier. — Diane, n'avez-vous pas d'aveu à me faire?

DIANE.

Un aveu? — Mais ce sont les coupables qui font des aveux!

JACQUES.

Diane, n'avez-vous pas d'aveu à me faire?

DIANE.

Si j'en avais eu, vous savez bien que je n'aurais pas accepté votre nom. — Je ne serais pas seule ici avec vous aujourd'hui, — si j'avais été coupable autrefois. Mais je ne vous comprends pas, Jacques! — D'où vient que vous m'interrogiez de la sorte, là, tout à coup? — d'où vient ce doute, Jacques?

JACQUES.

Diane, regardez-moi bien en face! — Ainsi, vous ne me cachez rien? — il n'y a rien dans votre passé?

DIANE.

Dans mon passé!

JACQUES.

Eh bien?

DIANE.

Il y a des larmes, Jacques!

JACQUES.

Des larmes! — Et que pleuriez-vous?

DIANE.

La confiance trahie! — Mon âme pleurait le désenchantement de ma vie.

JACQUES.

Ah! je ne me trompais pas!

DIANE.

J'ai beaucoup souffert; — vous ne vous trompiez pas, Jacques.

JACQUES.

Je viens vous demander compte de cette souffrance : — parlez! Il me faut chacune de vos pensées, chacun de vos actes; — parlez, je le veux!

DIANE.

Vous saurez tout. Ce que je vous aurais dit un jour, — appuyée sur votre bras, Jacques, plus tard, — vous l'apprendrez ce soir même, je le veux aussi, à présent que, sans raison, sans motif, vous avez douté de moi.

JACQUES.

Parlez! parlez!

DIANE.

Je restai libre bien jeune. Ma mère était morte; mon père, après quelques mois passés dans une retraite absolue, reprenait cette vie active et brillante qu'une grande douleur avait pu suspendre un instant, mais non briser. Il partit en laissant auprès de moi, comme institutrice et comme gouvernante, une dame qui lui avait été vivement recommandée, — madame Laroche. (A un mouvement de Jacques.) Jacques! (Elle veut se lever.)

JACQUES, la retenant.

Continuez!

DIANE.

Les premières années s'écoulèrent sans que j'eusse conscience de ma solitude; notre existence de famille, si douloureusement rompue, avait trop peu duré pour laisser de profondes traces dans mes souvenirs d'enfance. Un jour, l'une des anciennes élèves de madame Laroche lui adressa un des amis de sa famille, qui désirait, disait-il, confier sa jeune sœur aux soins d'une personne honorable qui lui serait désignée. Lorsqu'il se présenta à l'hôtel, je me trouvais seule; je dus le recevoir, et il me demanda l'autorisation de venir prendre, dès le lendemain, la réponse de madame Laroche, à la lettre qui le recommandait.

JACQUES.

Ah!

DIANE, se lève.

Le lendemain, — après avoir rappelé le but de sa présence, — il amena la conversation sur ma pauvre mère qu'il avait été assez heureux pour rencontrer dans le monde; il se souvenait, quoique très-jeune alors, des fêtes où il l'avait remarquée, de sa grâce, de l'admiration enthousiaste qui la suivait partout. Ma mère! on ne m'en avait jamais parlé si longuement, avec tant de charmes, tant d'amitié respectueuse, et,

moi, attentive aux moindres détails, je remerciais, dans mon cœur, celui qui, en m'apprenant à la mieux connaître, m'obligeait à la regretter davantage. Ce fut comme un lien entre nous. Je ne pouvais voir un étranger, un indifférent dans l'homme qui avait évoqué si délicatement mes plus chers souvenirs. Il revint, Jacques, et je le reçus sans défiance, comme je l'eusse fait en présence de mon père; — et insensiblement, habituée à ces causeries fraternelles, un jour qu'il m'avait écrit pour s'excuser de son absence, je pris la plume et je lui répondis. (Mouvement de Jacques.) D'autres lettres vinrent, et puis d'autres réponses! — Que contenaient-elles? — Les inquiétudes vagues de l'heure présente; les aspirations d'une enfant laissée à elle-même, qui cherche un appui et donne, sur un mot amical, son amitié tout entière. — Je le revis plus triste; une catastrophe imprévue le frappait; il devait quitter Paris pour quelques jours. Je le pressai de questions; il partit sans rien avouer, mais il avait les larmes aux yeux en partant. Que s'était-il passé? — Ne recevant plus de nouvelles et le sachant toujours absent, je priai madame Laroche de m'accompagner, et la voiture s'étant arrêtée à l'adresse que j'avais désignée, elle descendit avec moi et je sonnai à l'étage qu'on nous indiquait. — Un domestique vint nous ouvrir : j'étais chez lui.

JACQUES, se lève.

Achevez!

DIANE.

Je n'avais pas tremblé en tentant une pareille démarche : — les âmes loyales sont vaillantes! — Je rougis sous le regard du laquais que j'allais interroger! — Mais il me fallait le mot de cette absence et de cette tristesse subite; mon affection exigeait une certitude, — j'interrogeai! — Son maître était de retour depuis le matin même; ruiné, sans cesse aux expédients pour les besoins de son luxe, il avait été chassé de Paris par quelques-uns de ces prêteurs d'argent dont les exigences devenaient chaque jour plus pressantes. Un mariage seul pouvait refaire sa fortune, — et au moment même où nous parlions, il devait obtenir la main d'une jeune fille riche, dont l'honneur était en son pouvoir! — Je sortis, je courus chez moi comme une folle! — Il m'attendait. — Cette jeune fille, — c'était moi. (Jacques passe à gauche.) Jacques! Jacques! cet homme venait demander mon consentement à notre mariage! et si je refusais, — il me menaçait de livrer mes lettres, de se venger, enfin! — Se venger? — de l'amitié que j'avais ressentie pour lui, de l'estime que je lui avais témoignée!

JACQUES.

Achevez! achevez!

DIANE.

Tremblante, indignée, d'un geste je lui ordonnai de sortir. — Ah! Jacques, je me trouvai seule en face de cette douleur. Madame Laroche, — effrayée des suites de son imprudente confiance, était partie. Elle m'abandonnait : je restai seule! — A vingt ans, j'allais fatalement me défier de toute affection désintéressée, pour avoir eu foi dans une affection mensongère! — J'avais cru en cet homme, j'avais écrit à cet homme! — Cette pensée torturait ma vie, ce souvenir incessant me brisait le cœur. J'étais épuisée, j'allais mourir peut-être, lorsque vous êtes venu. — Comprenez-vous à présent ma conduite vis-à-vis de vous? Mes hésitations, mon trouble, que ne pouvait vaincre la passion de votre cœur, et que la noblesse de votre caractère a dissipés? — Jacques! — Quoi? — Pas un mot? Rien! rien! — Vous doutez encore; vous doutez de mes paroles, de ma sincérité? — Je vous dis tout, pourtant. Jacques, vous ne répondez pas? — Cette amitié fraternelle était donc une faute? — En écrivant, ai-je donc été réellement coupable? — Qui me l'aurait dit? — Il faut plaindre celles qui n'ont jamais eu, dans leur enfance, une mère attentive, cet ange du bien qui veille et qui combat; mon ange, à moi, m'avait quittée... Beaucoup de personnes m'entouraient, qui devaient me servir, alors qu'il ne m'en eût fallu qu'une qui m'aimât! — Ah! Jacques, si j'ai commis une faute, j'ai souffert, pardonnez-moi! — Si j'ai été coupable, je suis à vos genoux, relevez-moi! — Ah! votre main est brûlante!

JACQUES.

Elle était glacée tout à l'heure. — A aucun jour de ma vie, je me souviens d'avoir autant souffert. — Non. — Dieu ne m'avait jamais infligé une douleur pareille à celle que j'ai ressentie en vous écoutant. — Relevez-vous!

DIANE, *se levant.*

Jacques!

JACQUES.

Et vous voulez que je vous pardonne! (*Il se lève.*) Un mot et vous serez satisfaite! — Que je vous pardonne? — Vous pardonnera-t-il, lui, toutes les promesses que vous avez trahies, en m'épousant, — tous vos serments oubliés?

DIANE.

Vous seul en avez reçu de moi, Jacques.

JACQUES.

Ah! — que contenaient donc vos lettres?

DIANE.

Je vous l'ai dit, Jacques. Rien dont je puisse rougir.

JACQUES.

Rien ! — Et ce sont ces lettres-là qu'il parlait de livrer! — Rien ! — Et vous avez eu peur!

DIANE.

Peur! — Est-ce bien vous qui me parlez ainsi? — Mes lettres... — Ah! c'est de l'argent qu'il voulait en échange! — Je suis riche! Cette fortune que vous avez refusée, eh bien, je la lui donnerai tout entière, et c'est à moi qu'il les rendra, — à vous!

JACQUES.

Diane! — et si cet homme s'est repenti? — Son silence le prouve. — Croyez-vous qu'il les abandonnera aussi facilement? — Il vous aimait! — Non, je me charge de les lui redemander. (Il remonte.)

DIANE, le suivant.

Vous?

JACQUES, continuant.

Et s'il refuse...

DIANE.

Achevez?

JACQUES, après un temps.

J'insisterai.

DIANE, vivement.

Ah! vous battre! —Voyons, c'est une épreuve? Voyons, regardez-moi. Vous ne me croyez pas coupable, — vous ne pouvez pas me croire coupable! — Qui me forçait à parler? — Pourquoi vous cacherais-je quelque chose, puisque je pouvais tout vous cacher? — Ah! Jacques, vous ne voudrez pas me punir comme d'une faute d'avoir été franche avec vous! (Lentement.) Jacques!

JACQUES.

C'est ainsi que vous l'imploriez, n'est-ce pas?

DIANE, s'emparant de sa main qu'elle porte à ces lèvres.

Jacques!

JACQUES.

C'est ainsi que vous l'embrassiez, n'est-ce pas?

DIANE, douloureusement.

Ah!

JACQUES.

Vous ne répondez pas?

DIANE.

Vous m'avez fait bien du mal, et je vous pardonne, moi.

JACQUES.

Vous ne répondez pas? — C'est une certitude qu'il me faut; quelle qu'elle soit, je la préférerais à ce doute qui me tue, ne le voyez-vous pas? Je veux toute la vérité, — et si vous me la refusez encore...

DIANE.

Jacques!

JACQUES, remontant.

Un autre me la dira.

DIANE.

Jacques!

JACQUES.

Lui. — Ah! vous pâlissez!

DIANE.

Eh bien, oui! Lorsque deux hommes se trouvent ainsi face à face, il faut que l'un des deux meure. — Eh bien, oui, je tremble! — Ah! — mais vous ignorez son nom? Je ne l'ai pas prononcé! je ne l'ai pas prononcé! — Vous ne le saurez pas!

JACQUES, avec un sourire triste.

Son nom?

DIANE.

Vous ne le saurez pas! (Un silence. — Jacques lui tendant les lettres.) Mes lettres? (Tombant sur le canapé. — Avec mépris.) Ah! il les lui a envoyées!

JACQUES.

Celui auquel vous les aviez adressées était, tout à l'heure encore, mon meilleur, mon seul ami!

DIANE.

Votre ami — ce misérable? —

JACQUES.

Ce misérable, — votre amant!

DIANE.

Mon amant!

JACQUES.

Écoutez! (Lisant.) — « Pourquoi êtes-vous absent? Pourquoi êtes-vous parti si vite hier, mon ami? — D'où vient cette tristesse subite qui s'est emparée de vous en me quittant? Ne me le direz-vous pas? Attendez-vous que je la devine? Hélas! votre pauvre amie ne sait rien des grandes choses de ce monde où vous vivez, et pleurer à vos larmes, c'est tout ce qu'elle peut pour vous secourir et vous consoler. — Je souffre! Que faire? Et vais-je donc m'éteindre ainsi lentement toute seule? — C'est mourir bien vite pour avoir si peu vécu! »

DIANE, avec un grand cri.

Ah! Jacques! je suis innocente! (Le jour paraît graduellement et se répand petit à petit dans la chambre. On distingue déjà, à travers les carreaux de la fenêtre, les arbres du parc, que les premiers rayons du soleil éclairent çà et là.)

JACQUES.

Diane! — Et je lisais cette lettre lorsqu'on vint m'appeler près de vous, — et c'est pour l'avoir lue que j'ai tout quitté! —

Et ce sont ces pages attendries, éloquentes, c'est votre amour pour un autre qui devait m'apprendre à vous aimer! — Que de fois, — vous vous en souvenez, vous qui me le reprochiez naguère, — que de fois, les éparpillant au hasard, je suis resté de longues heures sous le charme de cette voix et de cette parole, indifférent aux choses du dehors, vivant, esprit fasciné, âme tendue, de la vie de cette femme que je ne connaissais pas, mais dont le cœur était comme palpitant devant moi! — « C'est mourir bien vite, pour avoir si peu vécu! » — Et voilà pourquoi je vous ai sauvée! (Il s'éloigne à droite.)

DIANE.

Comment ces lettres étaient-elles en votre pouvoir? — comment? — (Elle se lève.)

JACQUES.

Nous subissons tous deux une fatalité implacable! Peut-être êtes-vous sincère? — Diane, je vous pardonne; — mais quant à oublier, ne me le demandez pas; je ne tiendrais pas ma promesse! — Diane, plaignez-moi, c'est une souffrance horrible! Près de vous, c'est lui que je vois! Vous parlez, et c'est lui que j'entends! Vous n'êtes plus à moi, — vous êtes à lui! — Je vous pardonne, Diane, plaignez-moi. — Adieu! (Il fait quelques pas en remontant.)

DIANE, allant barrer la porte du fond.

Adieu! — Où allez-vous? — Oh! vous n'avez pas le droit de m'abandonner ainsi! — Jacques! Jacques! emmenez-moi!

JACQUES, cherchant à se dégager.

Diane!

DIANE.

Je suis votre femme, — ma place est où vous êtes! — Où allez-vous?

JACQUES, de même.

Je vous en prie...

DIANE.

Où allez-vous?

JACQUES, de même.

Laissez-moi!

DIANE.

Où allez-vous?

JACQUES, après un temps, d'une voix étouffée.

Mourir!

DIANE, se jetant dans ses bras.

Ah! emmène-moi!

JACQUES.

Diane! (Avec accablement.) O mon bonheur! mon pauvre bonheur!

DIANE.

Mourir, dites-vous? — Et je réponds : Vivre! — Ne serons-

nous pas heureux, si bien, si entièrement l'un à l'autre? — Le passé, — c'est l'ombre; — voici le soleil, Jacques, voilà l'avenir! — Comme vous l'avez torturée, votre pauvre petite malade! — Et la voilà à présent toute brisée! — Ah! Jacques! Jacques! je n'ai plus de forces, moi! (Elle se renverse épuisée sur le canapé.) Jacques!

JACQUES, s'approchant vivement.

Ah!

DIANE.

Je t'aime! (Elle tombe immobile, les yeux fermés.)

JACQUES, après un temps.

Lui, mon seul ami, — elle, ma seule compagne, — je les perds à jamais tous deux! — Rêves, espérances, avenir, — en un jour tout s'est écroulé, en un instant! (On aperçoit par la fenêtre une échappée du parc; le soleil est dans tout son éclat.) Comme j'étais heureux hier, à cette heure même! — Hier! — Et la nature a continué son œuvre, grave et sereine! — Que lui importe, à elle, tout en fête, les deuils de ma vie? — Elle chante! — Que lui importe, à elle, impassible dans son éternité, l'être misérable qui meurt? — Elle chante! — Et moi, — moi, je pleure! (Il tombe sur une chaise, à droite.)

DIANE.

Jacques! — Ah!

JACQUES, allant à elle.

Diane! ma femme! (S'arrêtant.) Ma femme! — Non; — je te vengerai, ma sœur! (Il sort par le fond.)

ACTE CINQUIÈME.

Riche salon : cheminée au fond, canapé à gauche de la cheminée; table de jeu, à droite; piano à gauche, premier plan; portes latérales, deuxième plan, à gauche, et premier et deuxième plan, à droite; croisées au fond, à gauche et à droite de la cheminée.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

DIANE, GABRIELLE, JACQUES, JULIEN, LE COMTE.

(Au lever du rideau, Jacques est debout devant la cheminée. — Le comte et Julien finissent une partie de cartes. — Diane et Gabrielle entrent par la porte de gauche.)

GABRIELLE.

Regarde? — Ils sont restés enfermés par un si beau soleil!

JULIEN.

Et par un si bon feu!

GABRIELLE, allant à la table de jeu.

Diane et moi, nous avons fait une grande promenade dans le parc. (A Jacques.) C'est souverain contre la mélancolie! (Jacques descend.)

DIANE, avec reproche.

Gabrielle!

GABRIELLE, à Jacques.

Oh! je connais le motif de votre préoccupation. (Indiquant Diane.) On me l'a dit. Cette inactivité vous pèse, vous ne vous étiez jamais autant reposé, monsieur le travailleur! Mais qu'y faire? Le tapissier a manqué de parole! Il faut attendre à la campagne que toutes les merveilles parisiennes se réalisent.

JULIEN.

Gabrielle a raison, mon cher Jacques, l'homme est heureux, mais non le médecin qu'on éloigne de ses malades; — tu as la nostalgie de l'ordonnance.

JACQUES.

Toi aussi! — Suis-je donc tellement changé?

LE COMTE, se levant.

Laissez-les dire, Jacques; Gabrielle faisait hier le même reproche à Diane.

DIANE.

A moi?

LE COMTE.

Les petites filles ne comprennent que la joie bruyante; il leur faut des fanfares à tout prix, et c'est ainsi qu'elles voient de la tristesse où il n'y a...

JACQUES.

Qu'un peu d'impatience, c'est vrai! J'ai écrit à un de mes amis une lettre assez importante, et j'attends d'un jour à l'autre sa réponse. (Le comte remonte.) Oh! il répondra,— il le faut!

GABRIELLE.

Toujours est-il que nous avons énormément marché! — En revenant, nous sommes entrées dans l'ancien cabinet de travail de M. le docteur Jacques Le Noël! (A Jacques.) Vous souvenez-vous? — Si j'avais écouté Diane, nous y serions encore; elle ne voulait plus s'en aller. (Elle range les cartes, et Julien va vers le comte.)

DIANE.

Je m'étais assise là, où je m'asseyais alors qu'on ne m'avait permis que quelques pas dans le jardin pour essayer mes forces. Ces jours vite écoulés, je les voyais revivre. A cette place où nous nous rencontrions chaque matin, Jacques, ce sont mes souvenirs qui me retenaient.

JACQUES.

Oui, — rien n'efface en vous l'image du passé!

DIANE.

Ah! Jacques! — (Jacques se dirige à droite.) Vous sortez?

JACQUES.

Une affaire à terminer. Ne vous l'avais-je pas dit?

DIANE.

En effet. Excusez-moi, mon ami. (Jacques sort à droite.)

LE COMTE, à Gabrielle qui range les cartes dans la table de jeu.

Ah! Gabrielle, tu cherches à t'habituer aux soins du ménage?

JULIEN.

Dans son ménage, mon parrain, c'est son mari qui la servira.

LE COMTE.

Qu'en sais-tu?

JULIEN, passant près de Diane.

Je l'ai entendu dire à celui qui espère devenir ce serviteur-là. — Ma chère Diane, je vous prie de m'écouter. Cousine, baisse les yeux. Monsieur de Valneuil, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle Gabrielle de Blézieux.

LE COMTE.

Gabrielle! — Tu te souviens de mes observations?

JULIEN.

Parfaitement! — Vous ne me conseillez pas; — mais voilà trop longtemps que je passe à côté du bonheur sans le voir; aujourd'hui que je l'ai vu, je m'arrête.

LE COMTE.

Elle a quinze ans moins que toi!

JULIEN.

Non, mon parrain, — seize.

LE COMTE.

Tu l'as vue naître!

JULIEN.

Comme je vous vois.

LE COMTE.

Vous avez trop d'amitié l'un pour l'autre pour éprouver jamais un peu d'amour.

JULIEN.

Nous ferons un mariage d'amitié.

LE COMTE.

Je ne te conseille pas!

JULIEN.

Merci, mon parrain! (Indiquant Gabrielle.) Voilà la femme que j'épouserai! — Et vous, ma chère Diane?

DIANE.

Moi, Julien? Dame, je... (Elle passe au milieu.)

JULIEN.

Vous ne me conseillez pas? (Indiquant Gabrielle.) — Voilà la femme que j'épouserai!

DIANE.

Tu as entendu, Gabrielle; — réponds.

JULIEN.

Ne l'influencez pas! (Diane va près de la cheminée.)

LE COMTE.

Elle est libre, — même de ne point se marier.

JULIEN.

Oh! cela, non! La seule liberté que je lui accorde, c'est de me refuser.

LE COMTE.

Ne l'influence pas!

JULIEN.

Quant à échapper au mariage, — les hommes échappent-ils à la conscription? — Eh bien, le mariage, c'est la conscription des femmes, des femmes du monde! (A lui-même.) Dans l'autre, on se fait remplacer.

LE COMTE.

Tu ne dis rien, Gabrielle?

DIANE.

C'est la surprise! Elle était si loin de s'attendre...

GABRIELLE, allant à Diane.

Très-loin! c'est-à-dire... — Julien, si je l'épouse, vivrons-nous à Paris?

JULIEN.

Toute l'année.

GABRIELLE.

Habiterons-nous tout près de Diane? (Elle lui prend les mains.)

JULIEN.

Dans la même rue.

GABRIELLE.

Et nous pourrons nous voir tous les jours?

JULIEN.

D'heure en heure.

GABRIELLE, embrassant Diane.

Ah! — votre demande, monsieur, mérite d'être prise en grande considération.

LE COMTE.

Tu acceptes?

GABRIELLE, passant près de Julien.

Le jour où Julien aura choisi une occupation selon ses goûts, un emploi qui réglera sa vie, — ce jour-là j'accepterai.

DIANE.

Bien, Gabrielle.

LE COMTE, passant près de Julien.

Bien! — Mais cet emploi?

JULIEN.

Je ne suis bon à rien, — c'est un titre quelquefois. Je finirai bien par trouver.

SCÈNE II.

LES MÊMES, BENOIT.

BENOIT, venant de droite.

La Gazette rose!

GABRIELLE.

Donnez!

BENOIT.

Votre correspondance, monsieur le comte, — et le journal politique. (Il sort à droite.)

JULIEN, prenant le journal.

Vous permettez, mon parrain?

LE COMTE.

Demande à Diane, — c'est elle qui nous le lit ordinairement. (Diane et Gabrielle sont près de la table à ouvrage, Gabrielle debout, Diane assise.)

GABRIELLE, qui a ouvert la Gazette rose.

Oh! nous sommes très-occupées en ce moment. N'est-ce pas, Diane?

DIANE, abattue.

Oui, oui.

JULIEN.

Alors, je fais sauter la bande. (Il ouvre le journal, et s'installe près du piano; le général lit des lettres, assis au milieu.)

GABRIELLE, à Diane, en lui montrant le journal ouvert devant elle.

La jolie toilette! — Regarde donc?

DIANE.

Charmante!

JULIEN, parcourant le journal. — A lui-même.

« Bulletin du jour... » — Passons! — « La question américaine... » — Passons! « Le plus mauvais chocolat, est le chocolat... » — Passons! (Haut.) Ouf! — Il est très-instructif ce journal!

LE COMTE, replie ses lettres, et reprend le journal.

Ce n'est pas une raison pour empêcher Diane de nous le lire. (A Diane.) Diane!

DIANE.

Mon père?

LE COMTE, indiquant le journal.

Veux-tu?

DIANE.

Le journal? — Donnez! (Elle se lève et va près du comte; elle ouvre le journal. — Lisant.) — « Les dépêches de New-York nous apportent quelques extraits du dernier message... »

GABRIELLE.

Oh! non, — les nouvelles diverses!

DIANE, lisant à une autre page.

« Nous avons donné à cette place même tous les détails relatifs à la mort... » (Elle s'arrête, mais sans détacher son regard du journal.)

LE COMTE.

Eh bien?

DIANE, elle lit mentalement, puis le journal s'échappe de sa main.

Ah! (Elle se renverse évanouie.)

LE COMTE ET GABRIELLE, courant à elle.

Diane!

JULIEN.

Évanouie!

LE COMTE.

La fenêtre! (Julien va ouvrir la fenêtre de droite.)

GABRIELLE.

Diane! Ah! — mon flacon!

JULIEN.

Je cours chercher Jacques. (Il sort.)

LE COMTE.

Vite ! vite ! — Elle revient à elle ! — Mon enfant !

DIANE, ouvrant les yeux.

Ah !

GABRIELLE.

Cela se dissipe ?

DIANE.

Gabrielle ! (Gabrielle sort.) Mon père ! — c'est comme un éblouissement qui m'a pris. — J'ai voulu continuer à lire, je ne voyais plus, le journal s'est échappé de... — Où est-il ?

GABRIELLE.

Le voilà !

LE COMTE.

C'est votre longue promenade, un peu de fatigue.

DIANE.

Ne soyez pas inquiet, mon père. Voyez ! Il n'y paraît plus.

LE COMTE, apercevant Jacques qui entre par la droite avec Julien.

Ah ! Jacques !

DIANE.

Jacques !

JACQUES.

Diane !

DIANE.

Une faiblesse inexplicable, tout à coup ; l'air m'a ranimée.

LE COMTE.

Et maintenant vous lui ordonnez un peu de repos, n'est-ce pas, docteur ?

GABRIELLE.

Ce n'est rien, — vous êtes sûr ?

JACQUES, après l'avoir examinée.

Rien !

DIANE, à son père, qui vient l'embrasser.

Vous le voyez, mon père, je vous l'avais bien dit ! (Ils sortent, le comte et Julien par la droite, et Gabrielle par la gauche.)

SCÈNE III.

DIANE, JACQUES.

JACQUES.

Diane ! vous souffrez ?

DIANE.

Je ne souffre plus. Il fallait ce cri douloureux pour vous ramener près de moi. — Ah ! Jacques, depuis une semaine, — une semaine ! — voici la première fois que nous nous trouvons seuls ensemble. C'est à peine si vous m'avez regardée. Je

ne me plains pas; — seulement, je vous le dis. Un jour, me voyant soumise à vos volontés, peut-être aurez-vous pitié. J'attends.— Oh! nous ne vivrons pas toujours ainsi, n'est-ce pas, Jacques, n'est-ce pas? — Mourir, ce n'est rien, mourir! Mais je deviendrais folle, voyez-vous!

JACQUES.

Diane!

DIANE.

Ce que vous pensez loin de moi, il me semble que je l'entends comme si vous vous penchiez à mon oreille pour le dire; vos lèvres muettes me parlent dans leur immobilité. Je suis les démarches que vous tentez, l'espoir anxieux qui vous soutient. A chaque lettre que vous recevez, — c'est une lettre de lui que vous croyez recevoir; ce pas que vous croyez reconnaître, — c'est son pas!

JACQUES.

Oui, j'attends,—oui, j'appelle avec je ne sais quelle espérance douloureuse l'heure où mon incertitude cessera. Quel que soit le sort qui nous attend tous deux, dussé-je vous perdre sans retour,— vous qui, adorée ou haïe, êtes ma vie même, — il faut que je me trouve face à face avec lui! — Une femme qu'on interroge pleure; — un homme répond! (Il se lève.)

DIANE.

Lisez! (Elle indique le journal.)

JACQUES.

Diane!

DIANE.

Lisez!

JACQUES.

Diane!

DIANE.

Il est mort! — lisez donc!

GABRIELLE, entrant par la gauche.

Jacques, il y a dans le salon une visite pour vous, une jeune dame tout en noir. — Pauvre dame, elle pleurait!

JACQUES.

Je vous en prie, Diane, recevez-la.

GABRIELLE.

Mais c'est vous qu'elle demande, Jacques!

JACQUES.

Moi?... — A-t-elle dit son nom?

GABRIELLE.

Madame Sevrin.

JACQUES.

Madame Sevrin! — Diane, laissez-nous!

DIANE.

Mais...

JACQUES.

Laissez-nous, je vous en prie.

DIANE.

Viens, Gabrielle, viens! (Elles sortent.)

JACQUES.

Sa sœur! — Je vais savoir, enfin!

SCÈNE IV.

JACQUES, MADAME SÉVRIN.

MADAME SÉVRIN.

Ah! monsieur Jacques!

JACQUES.

Parlez! — parlez!

MADAME SÉVRIN.

Je ne puis croire au malheur qui me frappe, qui nous frappe, monsieur Jacques. Vous aimiez Georges comme on aime un frère préféré! — J'avais enfin reçu quelques lignes qu'il m'avait écrites de Port-au-Prince. Voyageant sans cesse dans les terres, traversant les villes sans jamais y séjourner, c'est à peine si quelques-unes de nos lettres lui étaient parvenues. Il m'annonçait son retour; il venait passer six mois parmi nous.

JACQUES.

Il revenait! — Eh bien?

MADAME SÉVRIN.

Hier, — hier encore! — je comptais les jours, j'allais compter les heures; — et au moment même où tout s'apprêtait dans notre maison pour le recevoir, où tout prenait cet air de fête que le bonheur répand autour de lui, Georges... — Ah! l'on dit qu'un pressentiment secret vient toujours nous avertir des malheurs qui frappent ceux que nous aimons! Je ne l'aimais donc pas?

JACQUES.

Eh bien! — eh bien!

MADAME SÉVRIN.

Mort! — il est mort!

JACQUES.

Mais comment en avez-vous appris la nouvelle? — comment?

MADAME SÉVRIN.

Par une dépêche de Londres que nous a adressée le banquier de mon mari, et que les journaux ont répétée. — Tenez, monsieur Jacques, tenez!

JACQUES, lisant la dépêche qu'elle lui remet.

— « Dans la nuit du 13 au 14, le vapeur américain *le Charleston*, venant de Port-au-Prince, a péri corps et bien en vue de Cadeira. On cite parmi les victimes un jeune ingénieur français, M. Georges Aubry... » — Il y a là quelque erreur, — un faux renseignement — on a dû leur porter secours, — on ne disparaît pas ainsi en vue d'une ville, à portée de voix! — C'est impossible! — c'est impossible!

MADAME SÉVRIN.

Oh! n'est-ce pas, monsieur Jacques, n'est-ce pas? (Elle se lève.) Je cours à Paris; il me semble que là je vais apprendre quelque chose; — j'ai la tête perdue! — Que faut-il faire, monsieur Jacques? conseillez-moi! — Je n'aurai le droit de pleurer que lorsque je ne pourrai plus agir.

JACQUES.

J'ai au ministère quelques protecteurs puissants et dévoués. Ne perdez pas un instant! — Il faut les voir le plus tôt possible!

MADAME SÉVRIN.

Dès demain.

JACQUES.

Non, — je les verrai ce soir.

MADAME SÉVRIN.

Vous, monsieur Jacques? — vous serez à Paris?

JACQUES.

Dans quelques heures. — Partez, madame! (Il l'entraîne au fond, à gauche.) Il s'agit de... — de votre frère. Vous me reverrez ce soir.

MADAME SÉVRIN.

Ah! monsieur Jacques! comment vous remercier?

JACQUES.

Non, — non, — ne me remerciez pas!

MADAME SÉVRIN.

Ce soir; — vous m'avez promis, ce soir! (Elle sort par le fond, accompagnée par Jacques.)

JACQUES, seul.

Mort! — Si c'était vrai, pourtant! — Ma vengeance m'échappe! (Il sonne.) — Plus rien! — (Benoît vient de droite.) Benoît, préparez tout pour mon départ. (Il sort à gauche.)

SCÈNE V.

BENOIT, seul, puis GEORGES.

BENOIT.

Son départ? (Il range la table.) Je croyais que monsieur et madame devaient rester ici pendant une semaine. (Bruit de voiture.) Une voiture? — Quelque visite en avance ou quelque

dîneur en retard. (Il regarde par la croisée de gauche.) Une chaise de poste! couverte de poussière, surchargée de malles! (Il se dirige vers la porte de droite. Georges Aubry paraît.)

GEORGES.

M. Jacques Le Noël?

BENOIT.

Monsieur veut-il dire son nom?

GEORGES, donne sa carte.

Tenez!

BENOIT, s'incline et se dirige à gauche.

Monsieur Georges Aubry? — Connais pas!

GEORGES.

Annoncez-moi!

BENOIT.

Oui, monsieur. (Il sort.)

GEORGES, seul.

Enfin, m'y voici! — j'ai cru que je n'arriverais jamais avec leur chaise de poste et tous ces chemins de traverse! (Il prend un journal et s'assied près de la cheminée.) Ah!

SCÈNE VI.

GEORGES, GABRIELLE.

GABRIELLE, à la cantonade.

Ton mantelet? — Je vais le chercher. (Elle entre par la gauche; apercevant Georges.) Ah!

GEORGES, se levant.

Mademoiselle!

GABRIELLE.

Pardon, monsieur.

GEORGES.

Je vous ai fait peur, mademoiselle?

GABRIELLE.

Peur? — Non, monsieur. J'ai été un peu surprise, je l'avoue. — Comment vous a-t-on laissé ainsi tout seul?

GEORGES.

J'attends M. Le Noël.

GABRIELLE.

Le sait-il?

GEORGES.

On a dû lui remettre ma carte.

GABRIELLE.

Ne lui en veuillez pas, monsieur, s'il tarde à descendre. Jacques est bien triste en ce moment, bien douloureusement préoccupé.

GEORGES.

Jacques? (Il descend.)

GABRIELLE.

Il vient d'apprendre la mort d'un de ses camarades d'enfance, — de son meilleur ami.

GEORGES.

Ah!

GABRIELLE.

Jacques veut être à Paris ce soir, et obtenir des éclaircissements qui détruiront la certitude qui lui est donnée. Il aimait tant celui que cette mort frappe!

GEORGES.

Celui-là l'aime...—(Se reprenant.) l'aimait également de toute son âme! — Et par qui Jacques a-t-il été prévenu?

GABRIELLE.

Par une jeune dame qui venait ici pour la première fois, madame Sévrin.

GEORGES.

Madame Sévrin?

GABRIELLE.

Elle est arrivée tout en larmes. C'est à peine si elle pouvait se soutenir. — Comme elle souffrait!

GEORGES.

Ah! — elle souffrait!

GABRIELLE.

Monsieur! — Qu'avez-vous? — Vous la connaissez? —

GEORGES, se prenant la figure dans les mains.

Pauvre, — pauvre sœur!

GABRIELLE.

Que dites-vous? — Madame Sévrin? — votre sœur?

GEORGES.

J'accourais à Étampes. Avec quelle impatience! — quelle anxiété! — La voiture s'arrête, je vais sauter à terre. On me regarde presque avec effroi, et, — pardonnez-moi, mademoiselle, de rire d'une chose aussi triste et qui a si cruellement impressionné ceux qui m'aiment, — j'apprends la nouvelle très-imprévue de mon naufrage. J'étais bel et bien mort! — Je veux voir madame Sévrin, la détromper! — Elle avait couru, en toute hâte à La Ferté, chez M. Le Noël, chez Jacques, dont je n'avais pas reçu les lettres et que je devais croire à Paris. Mais je n'en étais plus, après ce que je venais d'apprendre, à m'étonner de rien. — J'ordonne qu'on reparte, et, moins d'une heure après, j'entrais dans ce salon. — Tenez, mademoiselle, je ne suis plus surpris à présent que Jacques ne soit pas immédiatement descendu, me sachant ici. Ma sœur est auprès de lui, sans doute, et il cherche à la préparer à me revoir. J'attendrai! — j'attendrai!

GABRIELLE.

Votre sœur?

GEORGES.

Jacques ne devait-il pas l'accompagner? — C'est avec elle qu'il allait partir?

GABRIELLE.

Il partait seul.

GEORGES.

Seul! — Ah! madame Sévrin n'est plus ici!

GABRIELLE.

Elle n'y est restée qu'un instant. J'étais là lorsqu'elle est descendue, et j'ai entendu qu'elle donnait l'ordre de prendre la route de Paris.

GEORGES.

Partie!

GABRIELLE.

La voiture qu'on préparait pour Jacques doit être prête. Elle vous conduira jusqu'au chemin de fer.

GEORGES.

Au chemin de fer! Deux heures de perdues! — Et elle m'appelle et elle pleure!

GABRIELLE.

Que faire? — Ah! (Indiquant la porte de droite.) Entrez là!

GEORGES.

Là?

GABRIELLE.

Vous allez vite écrire une dépêche annonçant votre retour. On la fera porter, et madame Sevrin la recevra en arrivant à Paris. Rassurée ainsi sur votre compte, vous pourrez prendre le temps d'embrasser Jacques.

GEORGES.

Merci! merci, mademoiselle! (Il entre rapidement à droite.)

GABRIELLE.

Je vais le faire avertir.

SCÈNE VII.

GABRIELLE, DIANE.

DIANE, entrant par la gauche.

Eh bien, — ce mantelet?

GABRIELLE, se retournant un peu troublée.

Ah! (Se remettant.) J'allais te le porter.

DIANE.

Avec qui parlais-tu?

GABRIELLE.

Moi? (Vivement.) Ah! Diane!

DIANE.

Eh bien?

GABRIELLE.

Si tu savais!

DIANE.

Quoi? — Jacques est parti?

GABRIELLE.

Il ne part plus.

DIANE.

Jacques! — Et pourquoi ne part-il plus?

GABRIELLE.

Parce que... — (Indiquant la porte de gauche.) Entr'ouvre cette porte ?

DIANE.

A quel propos?

GABRIELLE.

Entr'ouvre cette porte.

DIANE.

Encore!

GABRIELLE, s'arrêtant, puis reprenant une joie contenue.

Tu sais bien, cet ami qu'on croyait mort?

DIANE.

On croyait? — C'est mal à toi de rire, Gabrielle! — Jacques a malheureusement toujours raison de le croire.

GABRIELLE, l'entraînant vers la gauche.

Alors, comment se fait-il qu'il soit installé là, — en train d'écrire?

DIANE.

Lui! — lui! (Elle va vers la porte. — Benoit paraît au fond. — Elle s'arrête.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BENOIT, entrant par la gauche.

GABRIELLE.

Tiens! voilà Benoît! — Avez-vous remis à M. Le Noël la carte qu'on vous a donnée pour lui?

BENOIT.

Non, mademoiselle. Cette carte est sur son bureau, — monsieur était absent.

DIANE.

Absent!

BENOIT.

Il a voulu lui-même aller à la poste, retenir des chevaux. — J'avais cru le voir rentrer, et...

DIANE.

Bien! — Nous préviendrons monsieur. — Allez! allez!

BENOIT.

Mais, madame...

DIANE.

Puisque je vous dis que je le préviendrai? — Allez, allez! (Benoît sort.) — Lui! lui!

SCÈNE IX.

DIANE, GABRIELLE, puis JACQUES.

GABRIELLE.

Tu ne peux pas encore y croire? — Il a appris sa mort lui-même en arrivant à Étampes. Est-ce drôle? — Comme Jacques va être content!

DIANE.

Jacques! — Ne lui parle pas de ce retour.

GABRIELLE.

Comment?

DIANE.

Je t'en prie!

GABRIELLE.

Ah! je comprends; tu veux lui faire une surprise?

DIANE.

Oui, oui, — c'est cela!

GABRIELLE.

Et, au moment où il s'apprêtera à te quitter... — N'aie pas l'air joyeux, surtout? — Il devinerait!

DIANE.

Tu as raison. — Je dissimulerai! (Jacques entre par la droite.)

GABRIELLE.

Ah! le voici! (Comme continuant une conversation.) Oui, ma chère Diane, c'est ce soir que le général doit me fiancer à Julien, si... (Bas à Diane.) Hein? — Comme je dissimule, moi!

JACQUES.

Diane, je viens vous faire mes adieux.

DIANE.

Jacques!

JACQUES.

Je vais à Paris chercher la confirmation de la nouvelle que vous avez lue. — Quelle est donc cette voiture qui est arrivée tout à l'heure?

DIANE.

Une voiture!

GABRIELLE, bas à Diane.

Celle qui l'a amené. (Haut.) Une visite pour le général, des voisins de campagne. Je vais leur tenir compagnie, je me dévoue! — Faites vos adieux, Jacques. (Elle sort à gauche.)

SCÈNE X.

DIANE, JACQUES.

DIANE.

Je vous remercie, Jacques, de n'avoir point voulu partir sans me serrer la main.

JACQUES.

Vous me remerciez! — Pouviez-vous donc penser que je vous quitterais, Diane, sans un mot d'adieu?

DIANE.

Jacques,—vous n'avez pas une minute à perdre!

JACQUES.

Vous me renvoyez?

DIANE.

Moi! — Je crains de vous mettre en retard.

JACQUES.

On commençait seulement d'atteler lorsque je suis venu. Je puis rester quelques instants encore auprès de vous, — si vous me le permettez.

DIANE.

Ah! ne me parlez pas ainsi — affectueusement, comme autrefois! Je serai trop malheureuse tout à l'heure.

JACQUES.

Diane! (Un temps.) Je ne veux plus que vous le soyez.

DIANE.

Je ne me plains pas, mon ami, et... — Ces domestiques n'en finiront jamais; — il faut leur dire!

JACQUES.

Je descends. — Écoutez-moi, Diane. Du jour où je vous ai vue, je vous aimais, et, depuis que vous êtes ma femme, chaque jour, je sens mon amour s'augmenter de toutes les tortures qu'il a subies. Comprenez-vous cela? — Douter tout à coup de la seule femme qu'on ait aimée, de la seule femme à laquelle on ait voulu confier son honneur et sa vie! — haïr avec la violence d'une vengeance retardée celui qu'on a connu enfant, enfant soi-même, près duquel on a grandi, espéré, lutté! le haïr jusqu'à exiger sa mort et pleurer, — cette mort lui venant d'une autre main que la sienne, — pleurer, non de douleur, — de dépit et de rage!

DIANE.

Jacques, on vous a appelé! Je suis sûre qu'on vous appelle.

JACQUES.

Diane, à mon tour, je vous demande pardon de mes brutalités, de mon injustice; oui, j'ai été injuste envers vous! — Pardonnez-moi! — Dieu l'a frappé, lui... — Je dois oublier, vous serez heureuse, Diane.

DIANE.

Ah! l'ai-je jamais été autant qu'en ce moment même? — Jacques! — ah! partez, partez!

JACQUES.

Diane! — je pars... — Vous êtes tout émue?

DIANE.

Et cela vous étonne! Vous me croyez innocente, enfin, vous ne doutez plus de moi, vous m'aimez, — et cela vous étonne! — Jacques, soyez béni pour cette joie que vous venez de me donner! Je suis heureuse! — Ah! — partez! partez!

JACQUES.

Diane!

DIANE.

Cette nouvelle peut être démentie ce soir, demain, — et s'il vivait...—Jacques, vous l'avez aimé autrefois,—pourquoi songeriez-vous encore à vous venger, maintenant que votre cœur vous dit que je ne suis pas coupable?

JACQUES.

S'il vivait! (Il s'éloigne à gauche.) Diane, ne me dites pas — s'il vivait!

DIANE.

Jacques... — partez! partez!

JACQUES, après avoir fait quelques pas vers le fond, s'arrêtant.

Vous vous trompiez en pensant que j'avais voulu vous serrer la main — (Un temps, vivement.) Diane, je voulais vous embrasser!

DIANE, avec élan.

Ah! Jacques!

JACQUES, après s'être dégagé.

Adieu! — Adieu! (Il se dirige vers la porte de sa chambre, où Georges Aubry est entré.)

DIANE.

Où allez-vous?

JACQUES.

Prendre ma valise dans ma chambre.

DIANE.

Dans votre chambre!

JACQUES.

Qu'y a-t-il là d'étonnant?

DIANE.

Rien! — Il n'y a rien d'étonnant. (Jacques fait un pas vers la porte. L'arrêtant.) Jacques!

JACQUES.

Soyez sans crainte, ma chère Diane, je rattraperai en route le temps perdu.

DIANE.

Pourquoi vous donner cette peine?

JACQUES.

Ce n'en est pas une. (Il avance.)

DIANE.

Je vais appeler!

JACQUES.

Puisque je suis là?

DIANE.

Benoît a dû l'emporter!

JACQUES.

Laissez-moi m'en assurer.

DIANE, le retenant.

On vous la portera.

JACQUES.

J'aurai plus vite fait.

DIANE.

Jacques!

JACQUES.

Ah çà! — qu'avez-vous donc?

DIANE.

Moi! — Je vous dis... si elle est en bas... il est inutile... Si vous pensez que, dans votre chambre... je ne vous empêche pas...

JACQUES.

Seulement, — vous me barrez la porte?

DIANE.

Moi!

JACQUES.

Tenez, — encore! — Voyons, Diane, qu'avez-vous? — Je ne comprends plus! — (La regardant fixement.) Ce trouble, cette insistance à me renvoyer, — vos angoisses, lorsque je fais un pas vers cette porte? (Un temps, puis avec un grand cri.) Ah!

DIANE.

Jacques!

JACQUES, froidement; indiquant la porte.

Il est là!

DIANE.

Là? — Vous ne parlez pas sérieusement. — Là?

JACQUES, s'avançant.

Il est là!

DIANE.

Mais vous me rendez folle avec une pareille supposition! — Lui, — là? — Oh! vous ne le croyez pas!

JACQUES.

Je ne le crois plus. — Mais ma valise est dans cette chambre, et j'en ai besoin; permettez-moi de la prendre. (Il avance.)

DIANE.

C'est de la cruauté; — vous doutez encore.

JACQUES.

Je ne doute plus ! — Mais ma valise est dans cette chambre, et j'en ai besoin. — Permettez-moi de la prendre.

DIANE.

Jacques ! — ah ! par pitié, par pitié, Jacques !

JACQUES.

Allons, finissez ! — Il est là ! — Laissez-nous !

DIANE.

Jacques !

JACQUES.

Laissez-nous ! — Et c'est au moment même où j'allais vers vous, confiant, affectueux ; c'est au moment même où je cherchais à oublier que vous m'aviez trompé, que vous me trompiez encore ! — Hier, mensonge ! — aujourd'hui, mensonge ! — Votre place n'est plus ici ! — Laissez-nous !

DIANE.

Vous me chassez ?

JACQUES.

Pour rester seul avec lui ; est-ce que vous ne me chassiez pas, tout à l'heure ? — Laissez-nous !

DIANE.

Je vous jure que je ne l'ai pas vu ! — je vous jure...

JACQUES.

Laissez-nous !

DIANE.

Je ne sortirai pas !

JACQUES.

Vous ne... — Soit ! — Dites-lui donc alors qu'il peut entrer ! (Il s'assied sur le canapé.)

DIANE.

Jacques !

JACQUES.

J'attends !

DIANE.

Jacques !

JACQUES.

Vous voyez bien que j'attends ! (Diane s'agenouille.) L'heure est passée des larmes et des supplications. Ah ! — vous tremblez ! — Est-ce pour lui, ou...

DIANE, se levant.

Ou pour vous ? — Il le demande !

JACQUES, se levant.

Laissez-nous !

DIANE.

Je vous ai dit que je ne sortirai pas !

JACQUES.

Ah! vous ne voulez pas que nous nous trouvions en présence?

DIANE, reculant.

Je ne sortirai pas!

JACQUES.

Vous ne voulez pas que je l'interroge?

DIANE, reculant.

Je ne sortirai pas!

JACQUES.

Vous ne voulez pas que j'apprenne enfin la vérité?

DIANE.

Je ne sortirai pas! — Je ne veux pas qu'il prononce mon nom devant vous, et mon cœur se révolte à cette pensée d'être justifiée par lui! — Un regard, un mot, — et l'insulte jaillit avec des hommes de sa sorte, — des spadassins! Pour eux, l'honneur d'une femme, ce n'est rien — et rien la vie d'un homme! — Je ne veux pas qu'il te tue! (Elle se jette dans ses bras.)

JACQUES.

Qu'il vous fasse libre; — vous ne le voulez pas?

DIANE.

Ah!

JACQUES.

Une année de deuil, — et l'avenir vous reste.

DIANE, avec un grand cri de douleur.

Ah! (Se redressant.) Il est là! — et vous n'avez pas fait voler cette porte en éclats pour aller jusqu'à lui! — Ah! Jacques, prenez garde d'user ainsi votre courage à m'insulter, — prenez garde! (Remontant à Jacques.) S'il vous en manquait tout à l'heure!

JACQUES.

Diane!

DIANE.

Quel que soit le résultat de cette première entrevue, je l'accepte d'avance. — Et si Dieu fait que vous succombiez, — non, Jacques, ce n'est pas moi qui porterai votre deuil, — mon père portera le nôtre. — Je ne tremble plus, regardez-moi! — Cette rencontre que je voulais empêcher, cette justification, je l'exige à présent, il me la faut aussi! — Une femme pleure, — un homme répond! — (Allant ouvrir la porte à droite.) Qu'il réponde! (Elle sort à gauche.)

SCÈNE XI.

JACQUES, GEORGES, puis DIANE.

JACQUES, s'élançant vers la droite, puis s'arrêtant tout à coup.

Voyons ! du calme ! du calme ! — Il faut que je sache tout, cette fois ! (Georges paraît.) Lui !

GEORGES.

Ah ! Jacques, mon cher Jacques ! — Eh bien ! (Lui tendant les bras.) C'est là l'accueil que tu me fais?

JACQUES.

Georges — laisse-moi me remettre un peu !

GEORGES.

Lui aussi ! — Je vois qu'il faut me résigner à produire sur chacun ce même effet de surprise — et d'épouvante : me voilà passé à l'état de revenant !

JACQUES.

Franchement, si j'attendais quelqu'un — ce n'était pas toi!

GEORGES.

Oh ! je ne m'en formalise pas ! — Puisque les journaux avaient pris la peine de m'enterrer, je suis dans mon tort de reparaître ainsi tout à coup plus alerte et mieux portant que jamais ! — Mais, que veux-tu ? — j'avais un tel désir de vous embrasser encore une fois ! — Il faut me pardonner.

JACQUES.

Mais pourquoi t'avoir fait entrer dans ma chambre ? — Ici, nous nous serions revus dès ton arrivée.

GEORGES.

Je le dois à une très-aimable et charmante jeune fille qui, m'ayant trouvé dans ce salon où je t'attendais, devant ce feu, — j'ai commencé par lui faire un peu peur, bien entendu ! — m'a appris que madame Sévrin te précédait à Paris, très-alarmée de la nouvelle qu'elle venait de recevoir. — Je n'avais, pour la rassurer de suite, qu'un seul moyen, — une dépêche, — et j'étais entré dans ta chambre pour l'écrire.

JACQUES.

Ah ! — Et tu l'as écrite?

GEORGES.

Pas du tout ! — Je suis allé moi-même tout droit au bureau du télégraphe. Là, j'ai formulé quelques lignes, et tandis que je te serre la main, mon bon Jacques, ma sœur m'attend à

Paris, tranquillisée, heureuse enfin! — Je me sens mieux, moi!

JACQUES.

Mais explique-moi comment il se fait que madame Sévrin ait été aussi induite en erreur? — Comment se fait-il que te voilà?

GEORGES, va s'asseoir à la cheminée.

Comment! — comment! — D'abord, laisse-moi m'asseoir un instant. Depuis trois jours, c'est ma première halte, et dans vingt minutes, une demi-heure, je serai reparti.

JACQUES, assis sur le canapé.

Une demi-heure?

GEORGES.

Oh! sois sans crainte, — j'aurai le temps de répondre à toutes tes questions.

JACQUES.

Le Charleston, ce navire qui te ramenait en Europe, a sombré pourtant?

GEORGES.

Un vapeur américain, — il en est bien capable! — Là-bas, cela ne tire pas à conséquence. — Mais, regarde-moi un peu en face? (Il se lève et va à Jacques.) Il y a longtemps que je ne t'ai vu! — Qu'as-tu donc? — Comme tu es pâle! — Ah! voilà une pâleur dont je suis cause.

JACQUES.

Toi!

GEORGES.

On ne revoit pas, sans quelque émotion, un ami qu'on croyait ne plus revoir! — Ah! mon cher Jacques, il s'en est fallu de bien peu! (Il se rassied.) Je m'étais embarqué sur un bâtiment de commerce anglais, faisant voile pour Saint-Domingue, et le soir même de mon arrivée, je prenais passage sur *le Charleston*, en partance pour Liverpool. Je me voyais déjà en Europe, auprès de vous, — mais je ne sais quelle avarie nous survient, et nous voilà forcés de relâcher aux Açores. Vingt-quatre heures de retard! peut-être davantage! — Un paquebot à vapeur français se trouve là, il chauffe pour le départ: — pas une minute d'hésitation! — Je fais transporter mes bagages à son bord, — et trois semaines après je débarquais à Bordeaux, — tandis que *le Charleston* allait se briser sur les côtes de Galicie! (Il tire un cigare de sa poche, et l'allume.)

JACQUES.

Et tu n'as reçu là-bas aucune lettre de moi?

GEORGES.

Aucune! — Je ne sais pas de Juif errant pareil à un mor-

ceau de papier plié en quatre et envoyé d'un des grands centres, Paris ou Londres, à deux ou trois mille lieues de là; nous restons des mois entiers sans rien recevoir, et puis, un beau matin, sans propos, c'est vingt, c'est trente lettres qui nous arrivent à la fois, comme un ballot, toutes surchargées de timbres, et portant en tête ces mots triomphants : — Très-pressé. — Deux jolis mots qui font qu'on reçoit les lettres plus tard ou jamais, comme les tiennes qui m'attendent, sans doute, à Panama, rangées par ordre sur ma table, ayant, par une de ces bizarreries inexplicables de la poste, choisi pour m'arriver le jour même où je partais.

JACQUES, se lève et s'accoude à la cheminée.

Mais toi? — Qui t'empêchait d'écrire?

GEORGES.

Moi! — Chaque matin, je devais le faire; chaque soir, je projettais pour le lendemain, — et je le remettais toujours. J'écrivais — des chiffres. Ce n'est pas sans doute très-poétique; mais je m'en console en pensant que c'est peut-être utile. Et je laisse rire ceux de mes anciens amis qui disaient, lors de mon départ : « — Comprenez-vous ce Georges! il s'exile pour travailler, à trente-cinq ans! » — Ils avaient raison, il y a quinze ans que j'aurais dû le faire! — Eh bien, Jacques, as-tu d'autres questions à m'adresser? (Il s'assied à droite.)

JACQUES.

Ne m'en adresseras-tu pas toi-même?

GEORGES.

Est-ce qu'il y a des événements dans la vie d'un homme de science et d'étude comme toi?

JACQUES.

Peut-être!

GEORGES.

Comme tu dis cela!

JACQUES.

Des événements! — Tu ignores donc que je suis marié?

GEORGES.

Je m'en suis douté en te voyant installé ici; sans cela, qui me l'aurait appris? — Tu t'es marié et tu es heureux; le bonheur ne se raconte pas. Tu vois bien que je n'ai pas de questions à te faire.

JACQUES.

Tu m'en feras une, au moins? Un cœur aussi dévoué que le tien doit tenir à connaître le nom de la femme que j'ai épousée.

GEORGES.

Je préfère la connaître elle-même, et lui être présenté par toi. — Tu consens? (Il se lève.)

JACQUES.

Attends.

GEORGES.

Quoi ?

JACQUES.

Que je te la nomme.

GEORGES.

Encore ! — Puisque tu le désires : — mademoiselle ?...

JACQUES, le regardant fixement.

Diane de Valneuil !

GEORGES.

Diane de...— Ah !

JACQUES.

Ton cigare est éteint, — veux-tu du feu ? (Georges le jette.)

GEORGES.

Merci ! (A part.) Diane de Valneuil !

BENOIT, entrant par le fond, à Jacques.

La voiture de monsieur est prête.

JACQUES.

La voiture ? — Bien, bien ; — nous descendons. (Benoît sort.) Pourquoi as-tu tressailli ?

GEORGES.

Moi !

JACQUES.

Pourquoi as-tu tressailli au nom de mademoiselle Diane de Valneuil ?

GEORGES.

Jacques !

JACQUES.

Pourquoi ?

GEORGES.

Tu t'es trompé !

JACQUES.

Crois-tu ? — Georges, je n'ai plus de questions à te faire ; mais j'ai des comptes à te rendre.

GEORGES.

Toi !

JACQUES.

Comme il a peu de mémoire ! — Ne m'avais-tu pas confié — des lettres, en partant ?

GEORGES.

Eh bien ?

JACQUES, indiquant un secrétaire.

Eh bien, — elles sont là !

GEORGES, vivement.

Tu ne les as pas remises?

JACQUES.

Le jour où je devais le faire, — madame Laroche...

GEORGES.

Achève?

JACQUES.

Était morte.

GEORGES.

Ah!

JACQUES.

Ne recevant pas de réponse de toi,—et me rappelant que ces lettres n'intéressaient pas directement madame Laroche, je déchirai le papier qui les contenait. J'en pris une, je la lus pour trouver un renseignement,— et puis, je les lus toutes! toutes! — Georges, pourquoi as-tu tressailli au nom de mademoiselle Diane de Valneuil?

GEORGES.

Jacques!

JACQUES.

Ah! dis-moi que c'est la honte qui te monte au visage, — que c'est l'indignation qui te prend au cœur, en songeant à l'homme qui abuse de l'isolement d'une jeune fille, d'une enfant, pour lui arracher quelques-unes de ces lettres qu'elle écrit sans y songer, dans une heure de pitié, de désœuvrement,—et qu'il garde, lui, comme une preuve, comme une arme! — Cet homme doit être lâche, n'est-ce pas?

GEORGES.

Jacques!

JACQUES.

Dis-moi que c'est le mépris que tu ressens d'une action pareille, abjecte et basse, qui t'a fait tressaillir! —Tu as deviné les souffrances, les tortures de l'honnête homme qui a épousé cette jeune fille parce qu'il l'aimait, parce qu'il l'aime,— et qui, interrogeant ce passé qu'un hasard lui livre:—est-elle sincère?— est-elle coupable? —se heurte au doute et devient fou! Lui, il a disparu,— il a fui!— Cet homme doit être lâche, n'est-ce pas?

GEORGES.

Jacques,—la jeune fille est sincère,—je te le jure!—Quant à celui dont tu parles...

JACQUES.

Celui-là! — Ah! tu me comprends, enfin! Il faut que je venge Diane! (Il fait un pas vers lui.)

GEORGES.

Jacques!

JACQUES.

Ah! voilà assez longtemps que je me contiens! — Je ne peux plus, moi! je ne peux plus! — Celui-là, il faut que je le tue! (Il lève la main.)

GEORGES.

Ah! (La lui saisissant) malheureux! — Il y a de cela un an, j'étais au cercle. Vers minuit, entra un jeune homme que je voyais venir depuis un mois environ, pâle, avec un regard fiévreux, plein d'exaltation et d'audace. Selon sa coutume, il s'installa devant une table de jeu : il joua et il perdit, — encore, toujours, — et, à chaque nouvelle perte, il remplissait un verre placé près de lui; puis, lorsqu'il fut complètement ruiné et tout à fait ivre, il se leva, et, montrant quelques papiers qu'il tenait entr'ouverts: « — Qui veut jouer contre ce gage? — Des lettres! fit quelqu'un. — Des lettres de jeune fille, noble et riche! — Elles ne sont seulement pas signées! observa son partenaire. — Tenez l'enjeu, et je prononce à haute voix le nom de celle qui les a écrites! — Qui tient? — (Diane paraît.) Moi! » — Je m'étais levé, la main tendue, — et lorsqu'il ouvrit la bouche pour prononcer ce nom, — il ne le prononça pas! (Jacques se lève.) Le lendemain, le baron Phéra choisit l'épée. — A la troisième passe, — est-ce que je pouvais mourir de la main d'un tel misérable? — il tomba mortellement frappé; — et comme je me penchais vers lui, il me tendit une enveloppe cachetée : « — Elle renferme les lettres de mademoiselle de Valneuil, cette âme loyale entre toutes! Si vous la rencontrez jamais dans la vie, vous comprendrez que je devais mourir, puisque je l'avais insultée! » — Ce furent les dernières paroles du baron Phéra. — Jacques, tu n'as plus personne à venger : — je l'ai tué!

JACQUES.

Le baron Phéra? — Que contenait donc ce journal que Diane a lu? (Il va chercher le journal et lit.) — « Nous avons donné, à cette place même, tous les détails relatifs à la mort tragique de M. le baron Phéra, tué en duel... » — Ah! (Il laisse tomber le journal et s'assoit anéanti sur la chaise à droite.) Georges! Georges! — (Apercevant Diane.) Ah!

DIANE.

Jacques!

JACQUES.

J'ai souffert, — pardonnez-moi. (S'agenouillant devant elle.) Je suis à vos genoux : — relevez-moi!

DIANE.

Jacques! ah!

JACQUES, présentant Georges à Diane.

Georges, mon meilleur ami!

DIANE.

Ah! monsieur, sans me connaître vous m'avez défendue!

JACQUES, leur tendant la main.

Et c'est d'eux que je doutais!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE COMTE, GABRIELLE, JULIEN.

GABRIELLE, au comte.

Vous avais-je trompé?

DIANE.

Mon père, — notre ami Georges!

LE COMTE.

Monsieur! (Ils se donnent la main. Julien et Georges se saluent.)

JULIEN, d'un côté de la scène, à Gabrielle.

Tout le monde est heureux, — c'est bien! — mais si je l'étais aussi! — Qu'en penses-tu?

GABRIELLE.

As-tu trouvé une profession?

JULIEN.

Si j'ai trouvé? — Parbleu! — Mais avec quelle peine!

GABRIELLE.

Ah! tu veux?...

JULIEN.

Faire ton bonheur!

GABRIELLE.

Que cela?

JULIEN.

Toutes mes journées y seront employées. — Tu acceptes?

GABRIELLE.

Il le faut bien! — tu es si paresseux!

LE COMTE, à Georges.

Vous partez déjà, monsieur?

JACQUES.

Oh! je le renvoie, d'abord! — on l'attend à Paris.

DIANE.

Mais vous nous reviendrez, n'est-ce pas?

GEORGES.

Une quinzaine de jours, — oui, madame. Le mois prochain, je retourne là-bas! — Mes repos seront quelques voyages en

Digitized by Google